



**UNIVERSITE A/MIRA DE BEJAIA**  
**FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES**  
**DÉPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE ET ORTHOPHONIE**

**POLYCOPIE DE COURS**

**LES ECOLES DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE**

**Pour les étudiants de la 2<sup>ème</sup> année Licence Philosophie générale**

**Polycopié réalisé par :**

**Dr. Zahir HADDOUCHE**

**Année universitaire 2023/2024**



**UNIVERSITE A/MIRA DE BEJAIA**  
**FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES**  
**DÉPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE ET ORTHOPHONIE**

**POLYCOPIE DE COURS**

**LES ECOLES DE PHILOSOPHIE GRECQUE**

**Pour les étudiants de la 2<sup>ème</sup> année Licence Philosophie générale**

**Polycopié réalisé par :**

**Dr. Zahir HADDOUCHE**

**Année universitaire 2023/2024**

**Unité d'enseignement** : Fondamentale

**Matière** : Les écoles de philosophie grecque

**Crédits** : 5

**Coefficient** : 2

**Objectifs de l'enseignement** :

- Acquérir une connaissance des principales écoles de philosophie grecque.
- Développer une compréhension approfondie de la pensée philosophique antique.
- Analyser les concepts clés et les idées fondamentales de chaque école de pensée.

**Prérequis** :

- Culture générale
- Une connaissance générale de l'histoire de la philosophie.
- Une compréhension de base de la culture grecque antique.
- Une capacité à analyser et à synthétiser des textes philosophiques.
- Une ouverture d'esprit et un intérêt pour la pensée philosophique.

## Contenu de la matière :

<b>Introduction.....</b>	<b>05</b>
<b>Chapitre I : Facteurs de l'émergence des écoles philosophiques grecques.....</b>	<b>07</b>
a. Facteurs économiques et sociales.....	08
b. Facteurs politiques.....	08
c. Facteurs géographiques.....	10
d. Facteurs intellectuels et religieux .....	11
<b>Chapitre II : Les grandes écoles philosophiques en Grèce.....</b>	<b>14</b>
• Première période : Période de la pensée mythique (pensée théologique grecque).....	15
• Deuxième période : Période des grandes écoles, comme suit :	
1. L'école naturelle ou cosmologique :.....	19
● Thalès (-621 à -550 av. J.-C.).....	19
● Anaximandre (-588 à -524 av. J.-C.).....	21
● Anaximène .....	22
● Héraclite (540 à 480 av. J.-C.).....	23
● Empédocle (vers 490 av. J.-C.).....	26
● Démocrite.....	27

2. L'école pythagoricienne est attribuée au grand mathématicien grec Pythagore.....	31
3. L'école sophistique, au Ve siècle avant J.-C., comprenant Hippias, Gorgias, Calliclès, et Protagoras.....	35
4. L'école socratique avec Socrate (-486 à -399 av. J.-C.).....	41
5. L'école idéaliste platonicienne avec Platon.....	53
6. L'école réaliste aristotélicienne avec Aristote.....	65
7. L'école stoïcienne avec Zénon (-336 à -264 av. J.-C.).....	74
8. L'école épicurienne avec Épicure (341-270 av. J.-C.).....	84
9. L'école d'Alexandrie comprenant Euclide, Archimède, le philologue linguistique Ératosthène, et Philon.....	92
Références bibliographiques.....	97

# Introduction

## **Introduction :**

La philosophie grecque antique incarne un héritage inestimable dans l'histoire de la pensée humaine. À travers ses écoles et ses figures éminentes, elle a tracé les fondations de la réflexion intellectuelle occidentale. Dans ce module, nous plongerons dans les profondeurs de cette tradition philosophique fascinante, explorant ses origines, ses évolutions et son impact sur la pensée universelle.

Le premier chapitre de notre exploration s'attardera sur les multiples facteurs qui ont pavé la voie à l'épanouissement des écoles philosophiques dans la Grèce antique. Nous scrutons les influences économiques et sociales qui ont façonné le tissu de la société grecque, les événements historiques significatifs qui ont agité les consciences, les contextes politiques où se sont jouées les luttes pour le pouvoir et la justice, les caractéristiques géographiques qui ont influencé les interactions humaines, ainsi que les éléments intellectuels qui ont nourri l'esprit critique et la quête de vérité.

L'émergence des écoles philosophiques ne peut être comprise en isolation ; elle est le produit d'une constellation de forces culturelles, sociales et intellectuelles qui ont convergé pour favoriser un environnement propice à l'essor de la pensée philosophique. En scrutant ces différents facteurs, nous dévoilerons les dynamiques complexes qui ont alimenté la floraison de la philosophie grecque antique.

Dans le deuxième chapitre, notre exploration se plongera dans le vaste panorama des grandes écoles philosophiques grecques. Nous suivrons leur évolution à travers deux ères distinctes : la première, imprégnée de la pensée mythique et théologique qui cherche à expliquer le monde par le biais de récits mythologiques et de divinités ; la seconde, marquée par l'essor des grandes écoles, où la raison et la logique sont au cœur des débats philosophiques.

Nous étudierons en détail les différentes écoles qui ont émergé au cours de ces périodes charnières de la pensée grecque. De l'école naturelle ou cosmologique, cherchant à décrypter les lois qui régissent l'univers, à l'école épicurienne, promouvant la quête du bonheur et la tranquillité d'esprit, en passant par les écoles platonicienne et aristotélicienne, offrant des

visions distinctes de la réalité et de la connaissance, nous explorerons la diversité et la richesse philosophique de l'antiquité grecque.

En étudiant les principaux représentants et les doctrines philosophiques de ces écoles, nous serons en mesure de saisir la profondeur de la pensée grecque antique et son impact durable sur la philosophie occidentale.

# **Chapitre I : Facteurs de l'émergence des écoles philosophiques grecques**

### **a. Facteurs économiques et sociales**

L'histoire du développement de la cité d'Athènes est complexe et riche en événements marquants qui ont façonné sa structure sociale, économique et politique.

Au commencement, l'État athénien émerge de l'union de tribus et de clans qui peuplaient la région de l'Attique. Cette union a conduit à la formation d'une société où la propriété individuelle du sol, le commerce et l'utilisation de la monnaie ont commencé à se développer. La société était alors organisée en trois principales classes sociales : les nobles ou eupatrides, les agriculteurs appelés géomores, et les artisans, connus sous le nom de démiurges. Cependant, la majorité des citoyens étaient des petits paysans vivant dans des conditions précaires.

Ces paysans pauvres ont souvent été à l'origine de révoltes, telles que celles survenues à Mégare, à Samos et à Chio. Au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ces tensions sociales ont culminé avec l'arrivée au pouvoir de Solon, qui a mis en place une nouvelle constitution visant à réformer la structure sociale et politique de la cité. Ses réformes visaient à limiter le pouvoir des nobles et à accorder davantage de droits aux couches sociales moins privilégiées.

Une fois les réformes de Solon mises en place, une coalition s'est formée entre les paysans, les artisans et les marchands pour briser le pouvoir des nobles. Ces tensions internes ont été exacerbées par les défis externes, notamment les guerres avec Sparte, comme la Guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.), où Athènes et Sparte se sont affrontés pour la suprématie en Grèce.

Cependant, malgré les réformes et les périodes de prospérité, la société athénienne a continué à faire face à des défis économiques et sociaux. L'émergence de nouveaux riches, qui ont accumulé des richesses grâce au commerce et à la propriété foncière, a exacerbé les inégalités sociales. Les paysans pauvres, incapables de rivaliser, ont été contraints de quitter leurs terres, mais ont souvent trouvé peu d'opportunités en ville en raison du recours massif à l'esclavage pour le travail manuel.

Cette situation a conduit à la formation d'une plèbe de chômeurs, contribuant à une période de déclin généralisé de la cité d'Athènes. Ces tensions sociales et économiques ont

continué à influencer l'histoire d'Athènes et ont façonné son évolution politique et sociale au fil du temps..

### **b. Facteurs politiques.**

Les cités grecques ont été généralement gouvernées à partir des invasions doriennes par des aristocraties non pas héréditaires, mais électives. Ce pouvoir plural a été pour les Grecs une source d'enseignements intellectuels, mais aussi de problèmes. Le grand problème est celui de l'équilibre entre des fonctions diversifiées et souvent opposées. L'enseignement est celui de la pratique de la parole délibérante et de la décision collective qu'elle fonde. C'est plus qu'un symbole si le centre de la cité grecque est la place publique, l'ἀγορά, où se réunit dans l'Athènes de l'époque classique l'assemblée du peuple et où se débattent, sous une forme plus ou moins institutionnalisée, les grands problèmes d'intérêt général : débats souvent passionnés, mais où il s'agit moins de vaincre que de convaincre.

Dans cette civilisation de la parole et du dialogue, les arts du langage – rhétorique, dialectique, logique – devaient trouver un terrain privilégié. Mais il y a plus : le caractère collectif de la décision exige la publicité du savoir ; la science ne doit donc pas être affaire d'initiés qui gardent jalousement leurs secrets, mais elle doit être divulguée et, si faire se peut, dans sa totalité.

Dès lors, la philosophie – protestation, dès son origine, contre la spécialisation et le secret qui en est à la fois la cause et l'effet – répond à l'extraordinaire besoin de totalisation et d'ouverture qui caractérise la conscience grecque et peut passer à bon droit pour une conséquence de l'organisation politique de la cité. En ce sens, il n'est pas exagéré de dire que la philosophie grecque est « fille de la cité ».

Mais un phénomène social antagoniste du précédent a pu jouer aussi un rôle dans la constitution d'écoles philosophiques fermées les unes aux autres et jalouses de leur indépendance. On a pu montrer (M. Detienne) que, dans la Grèce post-homérique, se sont constituées des sectes groupées autour d'un personnage charismatique dit « maître de vérité », qui transmet à ses disciples et à eux seuls une doctrine ésotérique destinée à procurer à un petit nombre d'élus le salut de l'âme. Plusieurs présocratiques, dont Empédocle et les

pythagoriciens, se situent dans cette tradition. D'où, chez ces derniers, la semi-divinisation du fondateur de la secte, Pythagore.

Les écoles philosophiques qui se constituent après Socrate, notamment les plus grandes, l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote, le Portique (Stoa) des stoïciens, le Jardin d'Épicure, relèvent de cette double origine, démocratique et aristocratique. Ces écoles sont relativement fermées, mais les conditions d'admission sont purement intellectuelles : le disciple doit passer par une initiation stricte qui, par exemple dans l'Académie de Platon, comporte l'étude approfondie des mathématiques, condition qui, selon le témoignage de l'un d'entre eux, Aristoxène de Tarente, était de nature à décourager maints candidats. Mais, une fois admis, le disciple jouit à l'intérieur de l'école d'une grande liberté de parole. S'il y a des cours magistraux (nous avons conservé ceux d'Aristote, perdu ceux de Platon), il y a aussi des sortes de séminaires, où le disciple peut contredire le maître, engageant ainsi une dialectique qui, par le jeu des questions et des réponses, élève progressivement l'un et l'autre vers la vérité : c'est cette pratique pédagogique, inspirée de Socrate, que Platon a transposée, en la sublimant, dans ses Dialogues.

Cette double pratique se traduit dans la dualité des formes de diffusion : si les œuvres exotériques (dialogues, abrégés, œuvres d'initiation à prétention littéraire) sont destinées à la publication, les cours proprement dits – en fait, l'essentiel de l'enseignement – sont jalousement conservés à l'intérieur de l'école. C'est un hasard heureux si les œuvres exotériques de Platon, les Dialogues, ont le niveau philosophique qui permet de les égaler aux doctrines non écrites du même Platon et si, à l'inverse, les cours ésotériques d'Aristote ont été miraculeusement publiés, trois siècles après qu'ils eurent été prononcés. Pour le reste et à l'exception des néoplatoniciens, qui ont eu le mérite de supprimer la distinction matérielle de l'exotérique et de l'ésotérique en l'intégrant à leur doctrine, notre connaissance de la quasi-totalité des philosophes grecs de l'époque classique repose sur des fragments ou sur des témoignages ou prolongements ultérieurs, souvent de langue latine, qui se sont multipliés tardivement à l'époque romaine (Cicéron et Sénèque, Epictète et Marc Aurèle).

### **c. Facteurs géographiques.**

L'émergence des écoles philosophiques grecques est étroitement liée à divers facteurs géographiques qui ont façonné le paysage intellectuel de la Grèce antique.

- ✓ **Géographie diversifiée** : La Grèce était caractérisée par une géographie diversifiée, comprenant des montagnes, des îles, des plaines et des côtes maritimes. Cette diversité a eu un impact sur la manière dont les cités-États ont interagi avec leur environnement naturel, influençant ainsi les perspectives philosophiques. Par exemple, les penseurs ioniens étaient souvent marqués par leur proximité avec la mer Égée, tandis que les Spartiates, en raison de leur environnement montagneux, développaient des valeurs distinctes.
- ✓ **Décentralisation politique** : La Grèce était politiquement fragmentée en cités-États autonomes, chacune dotée de son propre système politique et de ses propres institutions. Cette décentralisation a favorisé le développement d'identités locales fortes, influençant les préoccupations philosophiques spécifiques à chaque région.
- ✓ **Réseaux commerciaux et maritimes** : Les activités commerciales et maritimes dynamiques de la Grèce ont encouragé les échanges culturels entre les cités-États et au-delà. Les contacts avec d'autres cultures méditerranéennes ont introduit de nouvelles idées et perspectives, stimulant ainsi le développement philosophique.
- ✓ **Topographie urbaine** : Les caractéristiques géographiques des cités-États, comme la disposition des agoras, des gymnases et des lieux de rencontre, ont facilité les interactions sociales et intellectuelles. Ces espaces ont été des lieux propices à la discussion philosophique et à l'échange d'idées.
- ✓ **Climat méditerranéen** : Le climat méditerranéen de la Grèce a influencé le mode de vie des habitants, favorisant les rassemblements en plein air et les discussions philosophiques dans des cadres informels. Cela a contribué à la formation de communautés intellectuelles dynamiques.

#### **d. Facteurs religieux et intellectuels.**

Les rapports entre philosophie et religion ont toujours été ambigus, au point qu'une longue période de la philosophie, allant de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge, y trouvera l'un de ses thèmes favoris. À telle enseigne que l'une des tâches de la philosophie moderne sera de libérer la philosophie de la théologie. Dans l'Antiquité, les choses sont moins claires, bien que tout porte à croire qu'à l'époque de sa naissance, la philosophie confirme la distinction

déjà existante et naturelle entre mythe et religion, et s'assure même la possibilité de penser le phénomène religieux, ce que ne peut faire la religion. En fait, la structure de la religion grecque est difficile à déceler, parce que cette religion semble inachevée, incohérente et souvent inexplicable. Au-delà des ignorances dues à notre connaissance lacunaire, ce caractère est intimement lié au fait que les Grecs ne se sont pas toujours souciés d'unifier les rites et les mythes. Du reste, le rapport entre le mythe et le rite (plan de l'action accompagnée de langage) est extrêmement complexe, même pour les autres civilisations. Les historiens de la religion postulent le plus souvent entre mythe et rite une correspondance ordonnée et harmonique, en considérant tantôt que le mythe précède le rite et tantôt l'inverse. Mais, cette correspondance (en termes techniques : cette "homologie") n'est démontrable que dans un très petit nombre de cas<sup>1</sup>. En réalité, cette correspondance est surtout réalisée dans le christianisme, où le rite s'accorde bien avec le récit de la vie de Jésus-Christ dans le Nouveau Testament. Mais le christianisme est une religion tardive, appartenant à la civilisation occidentale et à sa rationalité propre. Dans les autres civilisations, le mythe peut se déployer sans correspondance nécessaire avec le phénomène religieux. C'est aussi le cas de la civilisation grecque, qui précède l'émergence du christianisme. Le cas de la religion grecque est du reste bien particulier, les rites étant pratiqués selon un désordre inhabituel. Plusieurs raisons expliqueraient cette situation insolite qui n'est pas étrangère non plus à la naissance de la philosophie en Grèce :

1 ° L'archéologie montre que les grands sanctuaires (Delphes, Olympie, Eleusis, etc.) étaient des lieux de culte avant même l'invasion des Indo-européens. La religion des envahisseurs n'a jamais complètement absorbé l'ancienne religion, et la nouvelle structure laisse subsister une incohérence.

2° - Si cette intégration a échoué, c'est parce qu'il n'existait pas en Grèce un corps sacerdotal unique, surtout après l'anéantissement de la civilisation mycénienne. Le prêtre sert tel ou tel dieu dans tel ou tel temple. Cela a rendu possible l'accumulation des fonctions à partir du 7eme siècle, au point que le sacerdoce devienne une simple magistrature dont le titulaire était souvent nommé seulement pour un an ; et lorsque cette fonction était monopolisée par des familles aristocratiques, c'était le plus souvent pour appuyer leur influence politique.

---

<sup>1</sup> Lévi Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, p. 257.

3° - Ce caractère hétérogène de la religion s'explique aussi par l'absence de révélation, consignée dans un livre sacré auquel on doit se référer comme à une "autorité", comme c'est le cas pour les religions orientales (Védas pour l'Inde, Avesta pour l'Iran, Bible pour Israël et plus tard Nouveau Testament pour les Chrétiens et Coran pour l'Islam).

4° - La religion grecque repose sur des pratiques, elle est essentiellement rituelle ; elle est de plus anthropomorphe et foncièrement polythéiste. Ces caractères vont offusquer certains philosophes grecs et les pousser à proposer une religion philosophique, qui ira jusqu'à fonder, dès le 2<sup>ème</sup> siècle de notre ère, une pratique théurgique (voir Néoplatonisme). L'ensemble de ces caractères de la religion grecque rend possible une certaine liberté de pensée (que les religions orientales ne semblent pas autoriser), qui contribue à sa façon à l'avènement de la pensée philosophique. Mais l'élément déterminant de cette évolution de la pensée, c'est l'opposition entre mythe et religion, sans doute plus marquée chez les Grecs que dans d'autres cultures. Il faut d'ailleurs éviter de rapporter le mythe à la religion, car, contrairement au mythe, le phénomène religieux suppose toujours une mise en situation affective et un voilement de son contenu, qui est dévoilé seulement à des personnages privilégiés, par l'initiation, ou par des révélations. Le mythe, en revanche, dévoile le réel, y compris le réel invisible, en l'étalant dans le discours à partir d'une origine ; c'est pourquoi il est mieux compris, le fil de la narration étant clair pour tous les membres de la communauté où il est raconté. Cette sorte de transparence du mythe face à l'occultation délibérée de la religion explique non seulement pourquoi celle-ci se dévoile par des révélations, mais aussi pourquoi la philosophie a trouvé du côté du mythe une familiarité et des attaches qui l'aideront à établir ses propres assises. Ce qui nous conduit au facteur mythique.

## **Chapitre II : Les grandes écoles philosophiques en Grèce**

## A. Première période : Période de la pensée mythique (pensée théologique grecque)

### 1. Définition :

Étymologiquement le mythe est un « muthos » :

**Nom formé à partir du mot grec :** "muthos" qui signifie " parole/parole non rationnelle, puis discours, puis fiction "

Passé dans le bas latin : "mythos" qui signifie "fable/mythe"

D'après son étymologie, ce mot signifie donc "récit fabuleux<sup>2</sup>". Traditionnellement, on estime que l'histoire de la pensée grecque s'affranchit du mythe pour lui substituer le « logos », une parole raisonnable qui prétend à la vérité. (Remplacer le mythe par le logos)

Le terme mythe peut avoir plusieurs sens mais le sens qui nous intéresse ici est celui d'un ensemble de connaissances mises en place depuis la nuit des temps et transmises de génération en génération. Il se définit dans le contexte qui nous intéresse comme : «Un récit fabuleux d'origine populaire et non réfléchi dans lequel les agents impersonnels -divinités- le plus souvent des forces de la nature sont représentés sous forme d'êtres personnels dont les actions et les aventures ont un *sens symbolique*<sup>3</sup> ».

Le mythe est symbolique ; car c'est le seul moyen d'exprimer la vérité lorsque le discours rationnel échoue.

### 2. Les fonctions du mythe

Le mythe est valable pour toute la communauté dans laquelle il apparaît. Il est l'ultime référence pour cette société et a plusieurs fonction :

– **fonction cosmogonique** : le mythe explique l'origine du monde et en particulier pour les Grecs le passage du Chaos au Cosmos : tel est le cas de la Théogonie d'Hésiode.

---

<sup>2</sup> Récits élaborés par l'imagination.

<sup>3</sup> Qui est le signe d'autre chose.

– **fonction étimologique**<sup>4</sup> : il donne une explication, notamment sur le nom des lieux. Ainsi Athènes doit son nom au choix du roi légendaire Cécrops qui préféra choisir le cadeau d'Athéna – l'Olivier – à celui de Poseidon – le Cheval. Aussi chaque ville grecque a une divinité protectrice appelée divinité poliade dont le mythe explique pourquoi elle a été considérée comme telle.

– **fonction sociale** : selon G. Dumézil, les mythes mettent en scène ce qu'il appelle une tripartition fonctionnelle. En effet, les activités humaines se répartissent en trois groupes qui se réfèrent chacun à une divinité : la souveraineté, la guerre et la production. Zeus est ainsi le dieu souverain, Arès celui de la guerre, Héphaïstos, le dieu forgeron. Selon Dumézil, on peut interpréter chaque mythe en fonction de cette répartition. De même J.-P. Vernant voit dans la pensée mythique une grille de lecture de la mentalité grecque. Par exemple, l'espace grec est appréhendé selon un paradigme, Hestia, qui représente l'immobilité du foyer et l'enracinement dans le sol et Hermès, qui incarne la mobilité et le voyage.

– **fonction axiologique** : le mythe fournit des réponses imagées aux grandes questions éthiques d'une société. Ainsi le mythe des **Atrides** et celui des **Labdacides** (famille d'Œdipe) mettent respectivement en garde contre l'anthropophagie<sup>5</sup> et l'inceste<sup>6</sup>.

### 3. Mythe et pensée chez les grecs

#### Du mythe au logos :

On attribue aux présocratiques d'avoir amorcé un passage du mythos au logos pour expliquer la nature et le monde. Ainsi Thalès substitue aux explications mythologiques l'idée d'un principe physique à l'origine de la nature, en l'occurrence **l'eau**. Il cherche une explication rationnelle aux phénomènes naturels.

#### Platon et le mythe :

---

<sup>4</sup> **L'ETIOLOGIE** est l'étude de la causalité ou de l'origine. Le mot est dérivé du grec *αἰτιολογία* (*aitiología*) « donnant une raison pour » (*αἰτία, aitia*, « cause »);

<sup>5</sup> Habitude de manger de la chair humaine, en parlant d'un être humain. Il s'agit donc d'une forme de cannibalisme.

<sup>6</sup> Relations sexuelles entre proches parents (dont le mariage est interdit)

Platon reconnaît au mythe une valeur pédagogique dans le discours philosophique. Il recourt au mythe dans *Protagoras* (320 c), c'est-à-dire à la fiction philosophique plutôt qu'à la démonstration théorique, parce que c'est plus agréable : on raconte une histoire. Dans la *République* (X, 621 c), Platon montre également que le mythe en appelle moins à la raison qu'à la foi. Il suscite une adhésion, une crédibilité chez le lecteur : il se substitue à un discours rationnel et peut appréhender des vérités qui dépassent l'entendement, rendre compte de l'inexplicable, de ce qui défie la raison.

Cependant, dans ce même ouvrage de la *République*, Platon se livre à une violente attaque des fictions créées par les poètes, qui reposent sur l'illusion, l'incroyable, le mensonger : les mythes trompent et doivent être rejetés de la république (livres II et III). Ainsi s'établit une supériorité du *logos*, ouvrant l'ère du concept et de l'abstraction, sur le *muthos*, désormais associé au passé et à la tradition.

### **La réécriture :**

L'une des caractéristiques du mythe grec est d'être constamment réécrit. On trouve ainsi plusieurs versions d'un même mythe. Euripide, en particulier, dans ses tragédies, met en scène des variations souvent originales des mythes grecs. Dans sa tragédie *Hélène*, il raconte par exemple que la belle Hélène pour laquelle se sont battus Grecs et Troyens n'était qu'une copie faite d'éther de la véritable Hélène, restée tout ce temps prisonnière en Égypte. Plus encore, le mythe se prête à des réinterprétations successives. Ainsi on connaît l'utilisation du mythe d'Œdipe par Freud qui en fait l'archétype du complexe du même nom.

## **4. Du logos mythique au logos philosophique<sup>7</sup>**

La genèse de la philosophie est souvent caractérisée comme une transition du *muthos* (fable, récit) au *logos* (raison, argument). Cependant, il est crucial de souligner que la philosophie grecque a émergé d'une réflexion approfondie sur le sens et la fonction des mythes. Les philosophes ont maintenu une utilisation continue des mythes, adoptant une approche explicative plutôt que révélatrice, comme illustré par Platon. Notamment, le terme grec prédominant pour désigner les mythes est le "logos". Ainsi, il serait plus précis de décrire

---

<sup>7</sup> <https://cours.philoclub.net/cours-de-philosophie-les-philosophes-presocratiques>

cette transition comme passant d'une forme de logos, à savoir le logos mythique, à une autre, argumentative ou scientifique. Ces deux formes ont perduré en coexistant sans se confondre.

En d'autres termes, le mythe n'est pas irrationnel, mais plutôt régi par une logique particulière. Cette logique mythique se caractérise par son ambivalence, où le monde est structuré par des oppositions complémentaires, et les héros ainsi que les dieux présentent des aspects positifs et négatifs. À l'inverse, la logique philosophique se distingue par sa bivalence, excluant la possibilité d'exprimer simultanément une chose et son contraire, comme le souligne Parménide dans son traitement de l'Être et du non-Être.

Le logos mythique représente une pensée traditionnelle, collective, sans auteur, transmise oralement et ultérieurement consignée par écrit. Il recourt à des explications généalogiques, à une logique ambivalente et met en scène des forces surnaturelles. En opposition, le logos philosophique introduit une pensée novatrice, individuelle, écrite, reposant sur la confrontation d'idées et d'arguments, utilisant une logique bivalente, et s'appuyant sur l'expérience, des explications mécanistes, ainsi que la mise en scène d'éléments naturels.

- **Deuxième période** : Période des grandes écoles, comme suit :

### **Premièrement** : L'école naturelle ou cosmologique

La première école de philosophes « scientifiques », logique et rationnelle. Ils travaillent sur des faits observables. Leur réflexion s'oriente sur la recherche d'un principe fondateur et moteur qui fait être et devenir toute chose. Cette recherche les mène à étudier les quatre éléments fondamentaux que sont l'eau, l'air, la terre et le feu.

Les penseurs ioniens sont les premiers à poser la question fondamentale : « **De quoi toutes choses sont-elles faites ?** »

#### ● **Thalès (-637 à -547 av. J.-C.)**

Né à Milet dans une ville d'Asie Mineure (aujourd'hui en Turquie), Thalès fut le premier philosophe grec de l'histoire de la philosophie. Il a apporté une première réponse non mythologique à la question sur l'origine des choses. Malgré l'absence d'écrits attribués à Thalès, les anciens le décrivent en tant qu'ingénieur. On lui attribue traditionnellement la prédiction d'une éclipse de Soleil, l'introduction de la géométrie (qu'on suppose avoir empruntée aux Égyptiens), ainsi que quelques découvertes techniques et une théorie sur la *phusis*, qui peut se résumer en trois points<sup>8</sup> :

1 - l'eau est le principe (arche) de toutes choses ;

2- la Terre flotte sur l'eau comme un bouchon de liège ;

---

<sup>8</sup> Caratini, R, *Vent de Philo Sur les chemins de la philosophie...*, Paris, Michel Lafon, 1997, p. 49.

3- « le monde est plein de dieux ».

**La première affirmation** reprend le mythe d'Océan et de Téthys (la mer) père et mère de toutes choses. Cette affirmation c'est la recherche **de principe originel**. Ce principe, c'est l'eau dont Thalès (vers 600 avant Jésus-Christ) considère qu'elle est le principe de toute chose, selon ce que nous rapporte Aristote : « Sans doute tirait-il cette supposition du fait que l'on voit que la nourriture de tous les êtres est l'humide et que même le chaud en vient et en vit. »<sup>9</sup>

**La seconde** est une cosmologie simpliste : l'idée de la Terre, disque plat, flottant dans l'espace, considéré comme empli d'une « eau primitive », subsistera jusqu'aux Pythagoriciens qui seront les premiers à affirmer que la Terre est une sphère.

**La troisième** affirmation, rapportée par Aristote, selon laquelle « le monde est plein de dieux », reflète sa perspective cosmologique et métaphysique. Bien que Thalès ne nous ait laissé aucun écrit direct, cette citation est rapportée par des sources anciennes telles que Diogène Laërce. Pour comprendre cette déclaration, il est essentiel de l'appréhender dans le contexte de la pensée philosophique et religieuse de l'époque.

En affirmant que "le monde est plein de dieux", Thalès exprimait une conception panthéiste selon laquelle la divinité imprégnait l'ensemble de la réalité. Cette vision se distinguait du polythéisme traditionnel qui attribuait des dieux individuels à des aspects spécifiques de la nature.

L'idée que le monde est habité par des divinités multiples pourrait également refléter une compréhension de la présence spirituelle dans chaque élément de la nature. Thalès, en affirmant cette plénitude divine, pourrait souligner la sacralité inhérente à toutes les manifestations de la réalité. Cette perspective témoignerait d'une tentative de concilier la recherche de principes fondamentaux explicatifs avec une reconnaissance du caractère sacré et mystérieux de l'univers.

---

<sup>9</sup> H. DIELS et W. KRANZ, *Fragments des présocratiques*, Berlin, 5e édition, 1951-1952, Thalès A 12.

Il est important de noter que cette déclaration peut également être interprétée à la lumière de la pensée religieuse de l'époque archaïque, où les divinités étaient souvent vues comme immanentes dans la nature. En adoptant cette perspective, Thalès aurait pu envisager un cosmos vivant, animé par une présence divine diffuse.

### ● **Anaximandre (-588 à -524 av. J.-C.)**

Anaximandre, qui était probablement un élève de Thalès et aurait vu le jour vers 610 av. J.-C., soutenait l'idée qu'il existe un principe à l'origine de toutes les réalités. Toutefois, selon lui, ce principe ne peut être attribué à aucun des éléments spécifiques ; il constitue plutôt leur fondement commun et unique. Ce principe, désigné par le terme grec "archè", est synonyme de commencement absolu. Anaximandre concevait ce principe comme infini, dépourvu de limites, indéterminé et inépuisable, car il devait avoir la capacité d'engendrer la multitude des réalités possibles. Ce principe « primitif est dans l'Infini ou l'Illimité, un fond de matière qui s'étend dans toutes les directions »<sup>10</sup>. Anaximandre est le premier à introduire dans la philosophie le terme d'archè ou principe, substance primitive qu'Aristote nomme « cause matérielle ». « Déduisant que, si une matière était plus importante, elle l'aurait emporté sur les autres, il conçoit que les différentes formes de matière sont en lutte continuelle. Éternelle, englobant toutes choses, la nature procède par tension et dissociation des contraires – qu'il désigne sous le nom de « contrariétés » : chaud/ froid ; sec/humide. Toute chose est née d'un mélange et le changement résulte de la lutte des contraires »<sup>11</sup>.

Anaximandre, souvent considéré comme le précurseur de la véritable cosmologie, a élaboré un système organisé pour expliquer le monde. Les premiers Pythagoriciens, suivis de Platon et Aristote, ont affiné ses concepts, donnant ainsi naissance à la cosmologie grecque qui a été acceptée jusqu'à l'époque de Copernic.

Selon cette vision cosmologique, la Terre était envisagée comme un disque plat, sa hauteur correspondant au tiers de son diamètre. Elle était perçue comme autonome, n'ayant pas besoin de support, et restant en place pour maintenir une distance égale de tout point. Les

---

<sup>10</sup> Claude-Henry du Bord, *La philosophie*, Paris, Éditions Eyrolles, 2007, p. 6.

<sup>11</sup> Ibid.

astres, composés de feu et d'air, étaient conceptualisés comme étant en rotation autour de la Terre, attachés à une roue en mouvement. De plus, notre monde, ou notre galaxie, était conçu comme étant entouré d'une multitude infinie d'autres mondes cosmiques.

Ces concepts ont constitué les bases de la compréhension grecque de l'univers et ont persisté jusqu'à l'époque de Copernic, lorsque de nouvelles découvertes ont remis en question ces idées anciennes.

En effet, Anaximandre a contribué à la compréhension du fondement de l'être en termes de relation plutôt que de substance. Ses enseignements sur l'existence du Ciel-Cosmos-Univers ont influencé la formation des modèles cosmographiques<sup>12</sup> et zodiacaux<sup>13</sup>.

- **Anaximène (~550-480 av J.-C.)**

Nous ne savons strictement rien de la vie du dernier représentant de l'École ionienne ; il serait l'auteur d'un livre rédigé dans une langue simple et accessible qui a été perdu<sup>14</sup>. Comme Anaximène, il croit en une substance primordiale, mais il pense qu'il s'agit de l'air, considéré comme un principe infini et animateur universel :

« Tout comme notre âme qui est de l'air, nous domine et nous conserve, ainsi un souffle et un air enveloppent et contiennent le monde entier »<sup>15</sup>. Donc, Anaximène, attribue à l'air cette propriété d'être infini.

Les diverses formes de matières qui nous entourent proviennent soit de la raréfaction soit de la condensation de l'air. Anaximène avance que l'air est dieu, notre âme étant constituée de cette force vitale qui maintient l'ensemble du monde en vie (une conception partagée par les Pythagoriciens). Lorsqu'il se solidifie, l'air engendre un corps de nature cristalline ; un échange continu de matière a lieu entre le ciel et la terre, de telle sorte qu'au sein de ce mouvement incessant, la compression et la dilatation donnent naissance à diverses substances.

---

<sup>12</sup> Les modèles cosmographiques sont des représentations théoriques de la structure et de l'organisation de l'univers.

<sup>13</sup> Le zodiaque est une bande imaginaire du ciel à travers laquelle les planètes du système solaire semblent se déplacer.

<sup>14</sup> Ibid, p. 7.

<sup>15</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaximène B 2.

Le choix de l'air repose sur une spéculation scientifique : il n'est pas seulement l'élément autour duquel la Terre et les astres gravitent, mais il est aussi considéré comme "âme et pensée". Selon Plin, Anaximène aurait été à l'origine de l'invention du "calcul des ombres" et aurait présenté le premier cadran solaire.

## ● Héraclite (540 à 480 av. J.-C.)

### **Une pensée du devenir**

Héraclite est né à Éphèse vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il est l'un des présocratiques les plus remarquables, les fragments conservés de son œuvre sont nombreux et eurent une influence considérable dans l'histoire de la philosophie. Héraclite reprend, pour ainsi dire, la réflexion là où ses prédécesseurs milésiens l'ont laissée. Il reprend la question posée à Milet : Qu'est-ce qui persiste à travers le changement ? Sa réponse : le changement lui-même :

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, car c'est une autre eau qui vient à nous : elle se dissipe et de nouveau s'amasse, elle recherche et abandonne, elle s'approche et s'éloigne. »<sup>16</sup>... parce que tout change, tout ne cesse jamais d'être et de ne pas être en même temps, et c'est cela même que l'on nomme devenir. Ce devenir est universel, le changement est constant en ce monde, ce qui fait dire à Héraclite que l'univers se consume en permanence, rien n'y est au repos, contrairement aux apparences.

### **Le feu, principe primordial**

Le feu, substance primordiale De l'universel embrasement au feu comme phénomène de tous les phénomènes de la nature, il n'y a qu'un pas. Héraclite considère, en effet, que la forme visible que prend le devenir dans le monde, ce n'est ni l'eau, ni l'air, mais le feu, un feu subtil, vivant et intelligent, « un feu divin qui gouverne toutes choses sans jamais s'éteindre ». C'est en effet du feu (lumière et chaleur) que toute vie provient, le feu donne la vie, de même qu'il la consume.

### **L'harmonie par-delà les contraires**

---

<sup>16</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Héraclite HAG.

Les choses et leur aspect évoluent selon la loi des contraires ou plus exactement de remplacement des contraires : l'ombre devient lumière, le froid se transforme en chaud, etc. Cette opposition, qui est aussi un principe, est la condition du devenir, « tout s'écoule », sans cesse soumis à une perpétuelle métamorphose qui évolue selon un cycle où s'accomplit la coïncidence des contraires : l'harmonie : « Voici ce que nous lisons dans l'obscur Héraclite : unis tout et non tout, ce qui se joint et ce qui se sépare, le consonnant et le dissonant, fais de tout un et d'un, tout. »<sup>17</sup>

Cette union des contraires produit une harmonie :

« Tout, en se divisant, se réunit comme l'harmonie de l'arc et de la lyre. »<sup>18</sup>

L'harmonie d'Héraclite est le résultat paradoxal d'une opposition fondamentale et dynamique de forces, aussi peut-il dire que c'est la discorde qui est mère de toutes choses. Cette loi de la discorde et de l'harmonie règle le cours du monde, elle en est la justice même, nous devons l'accepter et nous y soumettre.

### ● **Anaxagore (~520-428 av. J.-C.)**

Né à Clazomène en Ionie, Anaxagore est le premier philosophe à s'implanter à Athènes ou, durant une trentaine d'années, il aurait exercé son enseignement. Digne héritier de l'école ionienne, il devint le maître et l'ami de Périclès ; certains prétendent qu'Euripide fut son élève. Passionné par les questions scientifiques et cosmologiques, il se désintéressait des affaires publiques au point de prétendre que le ciel était sa patrie, et les étoiles sa mission. La disgrâce de Périclès fut aussi la sienne ; accusé à tort de mépriser les dieux, le philosophe anticonformiste se réfugia à Lampsaque où il mourut

#### **La Vision Cyclique d'Anaxagore**

Anaxagore considère que :

« Rien ne naît, rien ne périt : il n'y a que réunion et séparation des éléments existants, et on pourrait légitimement dire que la naissance est une agrégation, la mort une séparation. »<sup>19</sup>

---

<sup>17</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Héraclite B 10.

<sup>18</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Héraclite B 51.

Cette célèbre citation d'Anaxagore résume sa vision unique de l'univers. Rejetant l'idée d'un commencement absolu ou d'une fin totale, Anaxagore considère que tout ce qui existe est composé d'éléments fondamentaux éternels. Ainsi, la naissance et la mort deviennent des processus de réarrangement des éléments préexistants, suggérant une continuité fondamentale dans le flux de l'existence. La métaphore de la naissance comme "agrégation" et de la mort comme "séparation" propose une perspective cyclique, où la vie et la mort sont des phases d'un cycle perpétuel. Anaxagore invite à envisager l'univers comme un ensemble dynamique, soulignant la constante interaction et réorganisation des constituants fondamentaux. Sa philosophie reflète une vision holistique et perpétuellement changeante de la réalité, remettant en question les conceptions linéaires de la vie et de la mortalité.

### **Tout est dans tout, chaque chose est un univers**

Tout est également divisible à l'infini, en parties de nature différente comme en parties de nature identique (homéomères) :

« Dans le sang, il y a des gouttes de sang, et dans chaque goutte il y en a d'autres. » « Le feu résulte de particules de feu, l'eau de particules d'eau, et il en est ainsi du reste : ce sont là des parties similaires. » « Tout est dans tout. »<sup>20</sup>

Si tout est dans tout, tout vient aussi de tout : ce pain que je mange, cette eau que je bois viennent nourrir toutes les parties de mon corps (os, muscles, sang, poils, chair)... Tout se passe comme si tout s'agrégeait au tout, comme si chaque chose renfermait toutes les autres. C'est en tout cas ce que professe Anaxagore, qui pense que la diversité des choses de ce monde, qui pourtant comprennent toutes les autres, s'explique par la présence majoritaire d'un élément plutôt qu'un autre en son sein : ainsi l'eau est appelée « eau » car c'est, en elle, l'eau qui domine quantitativement l'infini agrégat d'éléments qui la composent ; il en va de même de la terre, du feu, etc.

### **La création du monde : le Noûs**

---

<sup>19</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaxagore B 10

<sup>20</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaxagore B (florilège)

À l'origine, tout était uniforme et mélangé, tout se confondait. Ce mélange primitif tenait du chaos. Pour faire advenir la diversité et la distinction, le mouvement a été nécessaire. Comment est-il né ? Par l'intelligence, ou l'intellect si l'on préfère :

« Au commencement, tout était confondu ; l'intellect [nous] mit l'ordre en toutes choses »<sup>21</sup>

Anaxagore, considéré comme le premier philosophe à envisager une intelligence distincte des dieux dans l'univers, conceptualise cette intelligence sous le nom de "Noûs". Selon lui, le Noûs est une force infinie et autonome, présente dans tout l'univers sans s'y mêler directement. Il organise et dirige le monde, mettant en mouvement les forces mécaniques qui régissent la matière.

Contrairement à une divinité personnelle, le Noûs n'a pas de passions humaines ni de but apparent. Anaxagore explique que cette intelligence a orchestré la création du monde, initiant un mouvement qui a abouti à la séparation des éléments les plus lourds.

Anaxagore applique sa théorie du Noûs à divers aspects de la réalité. Il suggère que toutes les entités animées sont dirigées par une intelligence, mais à des degrés variés. Par exemple, les planètes possèdent une intelligence minimale, tandis que les plantes et les animaux sont formés à partir d'un mélange de toutes les substances.

En abordant des sujets tels que les éclipses solaires, Anaxagore avance des explications mécaniques, soulignant que toutes les choses animées sont mues par l'intelligence. Cette conception révolutionnaire de l'intelligence comme principe moteur défie les croyances traditionnelles, remettant en question le statut divin des astres et mettant en lumière le rôle de cette "intelligence" dans la dynamique du monde.

## ● Empédocle (vers 490 av. J.-C.)<sup>22</sup>

---

<sup>21</sup>Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Anaxagore B 4

<sup>22</sup>Kirk, G. S., Raven, J. E., & Schofield, M. , *Les philosophes présocratiques*, Cambridge, 1983.

Empédocle était un philosophe présocratique de l'Antiquité grecque, né vers 490 av. J.-C. à Agrigente, en Sicile. Il a vécu à une époque où la pensée philosophique cherchait à expliquer la nature du monde sans recourir à des explications mythologiques.

Principaux enseignements :

1. **Les Quatre Éléments** : Empédocle est surtout connu pour sa théorie des quatre éléments fondamentaux constitutifs de toute la réalité : la terre, l'eau, l'air et le feu. Il croyait que ces éléments étaient éternels et qu'ils étaient combinés de différentes manières pour former toutes les substances dans le monde.
2. **Les Deux Forces Cosmiques** : En plus des quatre éléments, Empédocle a introduit le concept de deux forces cosmiques opposées et complémentaires, l'Amour (attraction) et la Haine (répulsion). Selon lui, ces forces agissent sur les éléments pour les mélanger et les séparer, créant ainsi un cycle éternel de formation et de dissolution.
3. **La Théorie de la Réincarnation** : Empédocle croyait en la réincarnation, affirmant que les âmes passent par différentes formes de vie, humaines et non humaines, en fonction de leurs actions et de leurs choix moraux dans des vies antérieures.

### ● **Démocrite (vers 460-370 av. J.-C.)**

Démocrite, né à Abdère vers 460, va tirer une philosophie nouvelle qui fait l'économie de l'intellect comme principe moteur. Pour lui, comme pour Anaxagore, à l'origine, une masse uniforme et chaotique sert de matière première à la formation des mondes. Mais, chose nouvelle dans l'histoire de la philosophie, cette masse uniforme première est constituée d'une infinité de corpuscules indivisibles : les atomes.

### **Atomes et Espace**

Il convient de résumer ici la présentation de l'atomisme de Démocrite que fait Aristote selon Simplicius<sup>23</sup> ; Les atomes, bien qu'invisibles à l'œil nu, sont perçus comme des entités pleines et éternelles, variées dans leur taille, leur forme et leur position spatiale. Pour qu'un

---

<sup>23</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite A 37.

monde prenne forme, il est nécessaire qu'une portion de matière, composée d'atomes, se sépare de la masse uniforme initiale. Cela implique la présence d'un vide dans lequel cette portion peut alors s'installer. D'après Démocrite, l'univers se compose essentiellement d'atomes et de vide, ce vide étant l'espace dans lequel les atomes se déplacent. Leurs mouvements s'articulent en tourbillons, se fusionnant lors de leurs rencontres pour constituer ainsi tous les êtres naturels.

### **Une simple mécanique des corps**

Pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, Démocrite ne fait appel à aucune cause motrice, tel l'intellect d'Anaxagore, ou la discorde d'Héraclite, ni à aucune autre puissance pour rendre raison de l'univers. Le vide, que l'on pourrait se représenter comme une cause, n'est qu'une condition du mouvement des atomes ; le vide n'est en vérité qu'un néant pour Démocrite. Point d'intention, point de finalité dans la nature, toutes les compositions spontanées d'atomes sont possibles.

Un cosmos sans limites Les atomistes soutiennent l'idée d'un univers infini, s'appuyant sur les arguments d'Archytas, un pythagoricien de Tarente, qui exprime la pensée suivante : « Si je me trouvais à la limite extrême du ciel, autrement dit sur la sphère des fixes, pourrais-je tendre au-dehors la main ou un bâton, oui ou non ? Certes, il est absurde que je ne puisse pas le faire ; mais si j'y parviens, cela implique l'existence d'un dehors, corps ou lieu (...) On avancera donc sans cesse, de la même manière vers la limite sans cesse atteinte, en posant la même question et, comme ce qu'atteindra le bâton sera sans cesse autre, il est clair que cet autre est aussi illimité. »<sup>24</sup> Dans l'univers infini, les mondes sont également infinis, ils se construisent et se déconstruisent sans cesse pour mieux se reconstituer sur les restes des mondes précédents. « Les semblables connaissent les semblables. »<sup>25</sup>. Dans notre réalité, l'émergence de la vie et de la civilisation résulte simplement du hasard lié à la trajectoire des atomes dans l'espace vide. Au sein du tumulte cosmique, une organisation s'est graduellement formée de manière mécanique, où des éléments similaires se sont naturellement regroupés :

---

<sup>24</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Archytas A 24

<sup>25</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite, B 164

« Démocrite dit que les animaux se rassemblent avec des animaux de même espèce, comme les colombes avec les colombes, les grues avec les grues, et il en va de même des autres animaux dépourvus de raison. »<sup>26</sup>

Ainsi se forge le lien social qui unit les individus, à considérer comme une nécessité naturelle. Une éthique axée sur la sérénité de l'âme émerge de cette dynamique sociale, impliquant l'instauration de règles. Bien que de nombreux fragments attribués à Démocrite traitant de ce sujet aient été préservés, certains suscitent le doute. Ce qui peut être affirmé avec certitude, c'est que l'euthymie, ou la tranquillité de l'âme, représente le concept fondamental de l'éthique démocratéenne. Démocrite la définit ainsi : « La sérénité et l'équilibre que connaît durablement l'âme qui n'est troublée par aucune peur, aucune superstition ni aucune autre passion. »<sup>27</sup>

Il devient évident que le bonheur requiert la libération de la peur, une notion chère à Épicure, qui perpétue l'atomisme de Démocrite. Enfin, si le sage a des obligations, la première d'entre elles sera de respecter sa propre personne. « C'est devant soi-même, aurait déclaré Démocrite, que l'on doit manifester le plus de respect, et la loi qui s'impose à l'âme est de ne rien faire de malhonnête. »<sup>28</sup>

On somme, ces philosophes partagent la préoccupation commune de traiter la question de l'origine tout en s'efforçant de comprendre ce qui se trouve sous-jacent à ce qui évolue : ils cherchent l'essence au sein du devenir. Bien que, rétrospectivement, leurs discours semblent davantage empreints de poésie que de scientificité, ils figurent parmi les premiers intellectuels à formuler la question "qu'est-ce que... ?" et à rechercher la réponse à travers une observation directe. Leur quête résulte d'une démarche de plus en plus rigoureuse. Bien qu'ils demeurent influencés par les croyances magiques de leur époque, leur effort en faveur de la rationalité se distingue remarquablement<sup>29</sup>.

---

<sup>26</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite B 164

<sup>27</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite A 1

<sup>28</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Démocrite B 264.

<sup>29</sup> Cyril Morana et Eric Oudin, *Découvrir la philosophie antique*, Paris, Eyrolles, 2009, p. 13.

**Deuxièmement** : L'école pythagoricienne : L'école pythagoricienne est attribuée au grand mathématicien grec Pythagore.

Depuis Aristote, les disciples de Pythagore sont désignés d'une manière générale par le terme de pythagoriciens : nous leur devons des spéculations sur l'arithmétique, la géométrie, la physique et la cosmologie, conjuguées avec un ensemble de conseils moraux.

## ■ Pythagore et le pythagorisme

### - Le pythagorisme<sup>30</sup>

Le pythagorisme a émergé à Crotona, une ville de Calabre située sur le golfe de Tarente, fondée par les Achéens en 780 av. J.-C. Renommée pour la beauté de ses femmes et la force de ses athlètes, qui ont remporté de nombreuses victoires aux Jeux Olympiques au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Crotona est devenue la capitale du Bruttium en 510 av. J.-C. en dominant sa rivale, Sybaris.

Au-delà d'une simple doctrine philosophique et scientifique, le pythagorisme s'est également constitué en un ordre religieux, moral et politique. Cette confrérie, ouverte aux femmes et aux étrangers, a étendu son influence dans toute la Grande Grèce et en Sicile. Les sectes pythagoriciennes ont cherché à prendre le pouvoir, parvenant parfois à le maintenir pendant longtemps, comme à Tarente, ou à le perdre rapidement, comme à Crotona.

Les sociétés pythagoriciennes étaient des sociétés d'initiés, caractérisées par la discrétion absolue. La règle de silence interdisait aux adeptes de divulguer l'enseignement et les pratiques de la secte, au point que l'on raconte que Hippias de Métaponte, surnommé « l'enfant terrible du pythagorisme », aurait été noyé pour avoir révélé les conséquences du célèbre « théorème de Pythagore » à des non-initiés. Cette aura de mystère, similaire aux religions à mystères, ainsi que la perte de leur influence politique au Ve siècle av. J.-C., expliquent le manque d'informations précises sur le mouvement, y compris sur les personnalités impliquées, notamment Pythagore lui-même.

L'histoire du pythagorisme peut être divisée en deux périodes distinctes : Le pythagorisme ancien a duré environ deux siècles, de la fondation de la confrérie à Crotona vers 530 av. J.-C. à environ 350 av. J.-C. Ensuite, au I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, dans le contexte complexe des idées et doctrines mystico-philosophiques contemporaines de la

---

<sup>30</sup> Caratini, R, *Vent de Philo Sur les chemins de la philosophie...*, Paris, Michel Lafon, 1997, p. 76-77.

naissance du christianisme, l'idéologie pythagoricienne a connu une renaissance sous la forme du néopythagorisme. Ce mouvement a influencé les Néoplatoniciens, de la même manière que l'ancien pythagorisme avait captivé Platon.

## **-Pythagore**

Pythagore, fils de Mnésarque, était originaire de Samos, une petite île de la mer Égée à proximité des côtes d'Asie Mineure. Les Samiens étaient d'actifs commerçants, qui participèrent au mouvement colonisateur dès le VII<sup>e</sup> siècle (Samothrace est une colonie de Samos) ; ils étaient experts en constructions navales et leur artisanat (tissage, poterie, bronze) était réputé. D'après Diogène Laërce, Pythagore aurait été « ciseleur de bagues » dans sa jeunesse. La tradition fixe son *floruit* à l'avènement de Polycrate (533/532 av. J.-C.), tyran de Samos, sous le règne duquel l'île connut sa plus grande prospérité, avant de tomber entre les mains des Perses (522 av. J.-C.). Si l'on admet l'équivalence *floruit* = 40 ans, cela nous permet de supposer que Pythagore naquit vers 570 av. J.-C. ; sa jeunesse correspond au temps où florissaient à Milet Anaximandre et Anaximène ; il est vraisemblablement mort entre 500 et 480 av. J.-C.

Pythagore, souvent reconnu principalement pour son théorème en mathématiques, était également un philosophe et mystique selon la légende entourant sa vie. Né probablement sur l'île de Samos, il aurait voyagé en Perse avant de fonder une école à Crotona, en Italie, vers 530 avant J.-C. Cette école était ouverte aux femmes et aux étrangers, et les disciples de Pythagore le considéraient avec une vénération quasi divine<sup>31</sup>.

Bien que la vérité historique sur la vie de Pythagore soit difficile à discerner en raison de la mythologie qui l'entoure, on lui attribue plusieurs principes philosophiques. Parmi eux figurent des préceptes énigmatiques tels que "Ne fends pas du bois sur le chemin," "Ne t'assieds pas sur une mesure," "N'attise pas le feu avec une épée," et "Ne saute pas par-dessus un joug." Ces principes sont interprétés comme des conseils moraux : ne sépare pas l'âme du corps, n'entrave pas la justice, n'attise pas la colère, et ne transgresse pas l'équité<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> Cyril Morana et Eric Oudin, *Découvrir la philosophie antique*, Paris, Eyrolles, 2009, p. 19-20.

<sup>32</sup> Ibid.

Bien qu'il ait été décrit comme politicien, magicien, et réformateur religieux, Pythagore n'a laissé aucun écrit, et certaines œuvres qui lui sont attribuées, comme *les Vers dorés*, sont probablement apocryphes. Sa vie postérieure à son enseignement à Crotona demeure légendaire, indiquant qu'il se serait retiré à Métaponte où il aurait trouvé la mort. En fin de compte, la vie de Pythagore est entremêlée de réalité historique et de mythes.

### **L'humanité divisée**

Pythagore, célèbre philosophe et mathématicien de l'Antiquité, a établi une tradition fondamentale concernant la division tripartite de la vie, une notion qui sera plus tard reprise et développée par Platon dans son ouvrage majeur, "La République". Selon cette tradition, les individus sont classifiés en trois catégories distinctes en fonction de leurs modes de vie et de leurs aspirations.

La première catégorie englobe ceux qui sont engagés dans les affaires commerciales, ceux qui viennent "acheter et vendre". Ils sont principalement motivés par des activités économiques et matérielles, cherchant à tirer profit des échanges commerciaux et des transactions.

La deuxième catégorie concerne ceux qui sont orientés vers la compétition et l'action. Ce sont des individus qui s'engagent dans des activités compétitives, cherchant à exceller dans divers domaines tels que le sport, la politique ou d'autres formes de compétition sociale. Leur objectif principal est de surpasser les autres et d'atteindre des objectifs de reconnaissance ou de pouvoir.

Enfin, la troisième catégorie, et la plus élevée selon cette perspective, est celle des "théoriciens". Ceux-ci sont décrits comme des contemplatifs, des penseurs profonds qui se détachent des préoccupations matérielles et des luttes de pouvoir pour se consacrer à la recherche de la vérité et à la compréhension des principes fondamentaux de l'univers. Les théoriciens sont souvent assimilés aux philosophes, dont l'objectif ultime est de parvenir à une connaissance transcendante qui les libère du cycle sans fin de la vie et de la mort.

Cette vision tripartite de la vie, proposée par Pythagore et approfondie par Platon, offre une perspective intrigante sur la diversité des aspirations humaines et sur les différentes voies vers la réalisation personnelle et spirituelle. Elle souligne l'importance de la contemplation et de la recherche de la sagesse comme moyen de transcender les contraintes du monde matériel et de trouver un sens plus profond à l'existence humaine.

### **Les mystères de la musique**

La philosophie des pythagoriciens offre une vision profondément édifiante de l'existence humaine, fondée sur un équilibre subtil entre l'ascétisme, la contemplation et la recherche scientifique, avec une emphase particulière sur les mathématiques. Pour ces penseurs, l'essence même de la vie réside dans la quête constante de la vérité, une vérité qui se révèle à travers les nombres et les formes géométriques.

L'ascétisme, selon les Pythagoriciens, est un moyen de discipliner le corps et l'esprit, de transcender les désirs matériels et les passions, afin de parvenir à une harmonie intérieure et à une connexion plus profonde avec le cosmos. Cette discipline rigoureuse est considérée comme essentielle pour atteindre un état de pureté et de sagesse.

La contemplation occupe également une place centrale dans la vie pythagoricienne. Elle consiste en une introspection profonde, une réflexion méditative sur les principes universels qui gouvernent l'ordre cosmique. À travers cette contemplation, les Pythagoriciens cherchent à comprendre les lois immuables qui régissent l'univers et à percevoir la beauté et l'harmonie qui émanent de cette structure fondamentale.

Cependant, ce n'est pas seulement par la contemplation que l'homme pythagoricien aspire à la connaissance. La quête scientifique, particulièrement à travers l'étude des mathématiques, est également considérée comme un pilier essentiel de leur existence. Pour les Pythagoriciens, les mathématiques ne sont pas simplement une discipline académique, mais plutôt le langage même de la réalité. En étudiant les mathématiques, l'homme cherche à déchiffrer les mystères de l'univers et à comprendre sa propre place en son sein.

Un aspect fascinant de la pensée pythagoricienne est leur perspective sur la musique. Pour eux, la musique va bien au-delà d'une simple forme d'expression artistique ; elle est un outil puissant de purification de l'âme. Les Pythagoriciens considèrent la musique comme étant régie par les mêmes lois mathématiques qui gouvernent l'univers. Ainsi, en s'immergeant dans la musique, l'homme peut harmoniser son âme avec les rythmes et les harmonies célestes, atteignant ainsi un état de pureté et de transcendance.

### **Tout est nombre**

L'idée émerge selon laquelle tout dans l'univers peut être réduit à des nombres, et la compréhension de ces nombres serait la clé pour appréhender le monde. On envisage que toutes les lois naturelles peuvent être exprimées par des équations, suggérant la possibilité de maîtriser le monde en déchiffrant ses structures numériques. Les nombres sont considérés comme des entités tangibles liées à l'espace, et une valeur morale leur est attribuée : le 4 et le 9, en tant que carrés ( $2^2$  ;  $3^2$ ), symbolisent la justice en raison de leur équilibre parfait.

Les nombres s'inscrivent dans une démarche majeure fondée sur deux irréductibles : les notions de Limite et d'Illimité. Cette table pythagoricienne est ensuite étendue à la division des entités arithmétiques selon le Pair et l'Impair, la Multitude et l'Unité. Ces couples prennent symboliquement nom et forme :

- Le Pair (indéfiniment divisible) comme Mâle, Droit, Repos, Lumière ;
- L'Impair (unité indivisible) comme Femme, Courbe, Mouvement avec rotation.

### **Les grands principes de Pythagore**

Ce développement concerne des aspects de la philosophie antique, notamment la conception de l'âme comme immortelle et sa transmigration à travers différentes formes de vie, ainsi que la thèse de l'éternel retour du même et la reconnaissance de l'unité entre tous les êtres vivants. Voici une expansion détaillée de ces points :

- *L'âme est immortelle :*

- ✓ Selon de nombreuses traditions philosophiques et religieuses, l'âme est considérée comme immortelle, ce qui signifie qu'elle persiste même après la mort du corps physique.
  - ✓ Cette croyance en l'immortalité de l'âme est souvent associée à l'idée qu'il existe une réalité spirituelle ou métaphysique qui transcende le monde matériel et temporel.
  - ✓ Les philosophes antiques comme Platon et Aristote ont discuté en profondeur de la nature de l'âme et de son lien avec le corps, contribuant ainsi à développer cette notion d'immortalité.
- Elle transmigre d'espèces animales en espèces animales (doctrine dite de la « métempsycose ») :
- ✓ La doctrine de la métempsycose, également connue sous le nom de transmigration des âmes, postule que l'âme peut passer d'un corps à un autre après la mort.
  - ✓ Cette idée est souvent associée aux religions et philosophies orientales, telles que l'hindouisme et le bouddhisme, ainsi qu'à certaines écoles de pensée occidentales anciennes, notamment le pythagorisme.
  - ✓ Selon cette croyance, l'âme peut passer d'espèces animales en espèces animales, ou même revenir sous forme humaine, en fonction de ses actions et de son karma dans ses vies précédentes.
- ***L'éternel retour du même :***
- Ce qui a été renaît, donc rien n'est absolument nouveau (thèse de « l'éternel retour du même » : « Si l'on croit les pythagoriciens, les choses seront de nouveau les mêmes <sup>33</sup> : Dans le contexte de la philosophie pythagoricienne, l'idée d'un "éternel retour du même" pourrait être interprétée comme une manifestation du concept de cycle et d'harmonie. Les pythagoriciens croyaient en l'idée de cycles cosmiques, où les événements se répétaient de manière régulière. Cela pourrait être interprété comme une expression de l'harmonie et de l'ordre dans l'univers, où les mêmes principes et lois régissent continuellement le monde.

---

<sup>33</sup> Diels-Kranz, *Fragments des présocratiques*, Pythagore B 34

- Il faut reconnaître la même espèce à tous les êtres vivants :

Pour les pythagoriciens, cette idée pourrait être comprise dans le contexte de la croyance en l'unité et en l'interconnexion de toute vie. Ils pensaient que tout dans l'univers était lié par des principes mathématiques et que toute vie partageait une essence commune. Reconnaître la même espèce à tous les êtres vivants pourrait donc refléter une perspective de respect et d'harmonie envers toutes les formes de vie, mettant en avant l'idée d'une communauté universelle.

**Troisièmement** : L'école sophistique, au Ve siècle avant J.-C., comprenant Hippias, Gorgias, et Protagoras.

**La naissance de l'école sophistique<sup>34</sup>** :

---

<sup>34</sup> Lambros Couloubaritsis, *Aux origines de la philosophie européenne : De la pensée archaïque au néoplatonisme*, 4e édition, de boeck, 2003, p. 170-173.

L'expression "sophiste" a pris un sens péjoratif, alors qu'auparavant, elle signifiait "esprit supérieur" ou "homme expérimenté" capable de transmettre un savoir, incluant également la notion de sagesse. On retrouve l'utilisation du terme chez des figures telles qu'Hésiode, Pindare, Eschyle et Hérodote, où il est attribué à des figures telles que Prométhée, des devins, des poètes, etc.

Il semble que Protagoras, premier des Sophistes, se soit lui-même défini comme "sophiste", mettant en avant sa fonction de professeur de sagesse. C'est probablement vers la fin de la Guerre du Péloponnèse que le terme prend une connotation plus négative. À quelques exceptions près, les Sophistes étaient des étrangers, souvent de passage dans la Cité de Périclès où la liberté de parole était respectée, trouvant ainsi un terrain favorable à leurs enseignements. Bien qu'ils n'aient pas nécessairement de liens idéologiques avec les cités auxquelles ils étaient associés, ils se présentaient comme des enseignants capables, moyennant rétribution, d'enseigner la rhétorique, c'est-à-dire l'art de réussir dans les affaires publiques.

À cette époque, le terme "rhéteur" désignait l'orateur public en assemblée, bien que la rhétorique ait vu le jour en Sicile dans un contexte judiciaire. Les rhéteurs rédigeaient les discours des plaidoyers pour les justiciables, d'où leur appellation de "logographes". Corax, disciple d'Empédocle, et son élève Tisias sont crédités d'avoir élaboré le premier traité sur l'"art oratoire". La rhétorique, définie comme "productrice de persuasion", y est identifiée comme un type de discours cherchant à persuader un auditoire en vue de décisions sur des sujets spécifiques.

Le genre judiciaire de la rhétorique a rapidement été rejoint par deux nouveaux genres : l'épidictique, utilisé pour glorifier les actions humaines, et le délibératif, qui concerne les décisions futures des associations collectives. Gorgias, l'un des grands sophistes originaire de Sicile et peut-être disciple d'Empédocle, est considéré comme l'un des premiers grands théoriciens du genre épidictique. Ce genre deviendra la base de la relation future entre rhétorique et littérature, en particulier à Rome, et demeure actuel.

Quant au genre délibératif, il s'épanouit surtout à Athènes dans les Assemblées démocratiques. Ces nouveaux aspects de la rhétorique expliquent le succès des Sophistes auprès de jeunes gens fortunés cherchant à apprendre les secrets de l'art de persuader pour

réussir en politique. Les Sophistes prétendent enseigner la "vertu", en particulier la vertu politique, signifiant une excellence dans l'action politique, ce qui, dans ce contexte, se traduit par une excellence dans l'art oratoire visant à influencer une décision en fonction d'un objectif souhaité.

### **Les piliers de la sophistique :**

Il s'agit tout d'abord de privilégier l'individu par rapport à la tradition. Les sophistes affirment que la nature doit être opposée à la convention : les règles sociales n'ont pas de sens, il faut les remettre en question et suivre ce que la nature, toujours primordiale, nous indique et nous prescrit. De plus, l'importance de l'utile surpasserait celle de la vérité : ce dont nous avons besoin, c'est de l'efficacité, et non d'une connaissance vaine. Contrairement à encourager la poursuite de recherches scientifiques et philosophiques, les sophistes préfèrent montrer comment les "savants" se sont constamment contredits dans leurs efforts pour définir les premiers principes de la nature. Les ioniens, éléates, pythagoriciens, entre autres, se sont disputés sans parvenir à trouver une vérité unifiée. Les sophistes tirent de cette constatation un premier principe, exprimé dans une formule célèbre de Protagoras rapportée par Platon :

« L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont pour ce qu'elles sont et de celles qui ne sont pas, pour ce qu'elles ne sont pas. »<sup>35</sup>

En d'autres termes, « il n'y a pas de vérité fixe et universelle : à tout propos, deux opinions contradictoires peuvent être soutenues et affirmées. Un orateur habile en rhétorique et maître en éristique pourra donner aux plus mauvaises raisons l'apparence des meilleures, elles seront alors effectivement les meilleures dans la mesure où elles auront triomphé, par le langage, des autres raisons ! »<sup>36</sup>.

La relativité s'applique non seulement aux connaissances humaines, aux coutumes et aux croyances, mais aussi à la morale, et c'est Gorgias, un autre sophiste célèbre, qui considère « que, dans la cité, le bien et le mal reposent uniquement sur la tradition et la loi, alors qu'il n'existe en vérité aucun absolu en la matière »<sup>37</sup>. C'est à l'individu lui-même de

---

<sup>35</sup> Platon, *Théétète*, 152a.

<sup>36</sup> Cyril Morana et Eric Oudin, *Découvrir la philosophie antique*, p. 33.

<sup>37</sup> Ibid.

décider quels principes moraux sont nécessaires, s'il en a besoin ! La pensée des sophistes est très actuelle, symbolisant l'évolution d'une culture qui souhaite se libérer des contraintes entravant la conscience individuelle. Ces contraintes se manifestent sous la forme de convictions religieuses, morales, et de règles de vie collectives héritées du passé. En un sens, le travail de Socrate consiste à rétablir une certaine stabilité et régularité au sein de la conscience individuelle, des éléments essentiels que la sophistique a tenté de détruire. Il s'agit de renverser les idées des sophistes, de les combattre et de rétablir la valeur d'un savoir désintéressé.

### **Les fondateurs de l'école sophistique :**

- **Hippias (?-490 avant J.-C.)**

Hippias d'Élis était un sophiste grec du Ve siècle avant notre ère. Il était reconnu comme un polymathe, maîtrisant divers domaines tels que la musique, la poésie, la rhétorique et les mathématiques.

Il est mentionné dans plusieurs dialogues de Platon, notamment dans "*Hippias mineur*" et "*Hippias majeur*", où il est présenté comme un personnage arrogant et sûr de lui. Ces dialogues mettent en lumière des discussions philosophiques entre Socrate et Hippias, explorant ses connaissances et son point de vue sur différents sujets.

Il était un modèle d'érudition et de savoir encyclopédique. Il aurait développé les procédés mnémotechniques introduits à Athènes par Simonide. D'autre part, il aurait soutenu l'idée d'un cosmopolitisme, que reprendront les Cyniques et les Stoïciens. Si cette perspective apparaît chez lui, c'est probablement parce que, contrairement à de nombreux Sophistes, il évite les conflits et s'applique à concilier les interlocuteurs qui s'opposent ; il conçoit ainsi la querelle comme la domination de la force brutale faisant violence à la nature. C'est pourquoi le rôle de la loi est de créer les possibilités d'une association.

- **Gorgias de Léontion (~487–380 av. J.-C.)**

Né au début du Ve siècle à Léontion, près de l'actuelle Syracuse en Sicile, était à la fois philosophe, rhéteur et ambassadeur à Athènes. Il a été influencé par Empédocle, qui l'instruit des beautés de la prose poétique. En -427, son éloquence a enthousiasmé les

Athéniens, le conduisant à donner des cours de dialectique et de rhétorique, ainsi qu'à animer des séances dans des résidences privées. Ses principes de rhétoriques sont contenus dans un Art dont il ne reste rien. D'après la légende, Gorgias aurait vécu jusqu'à cent huit ans, et il demeure le seul à avoir eu une statue en or massif à Delphes.

Son œuvre majeure partage le même titre que le poème de Parménide, se nommant "*Du Non-Être ou de la Nature*", avec le terme "*Non-Être*" remplaçant directement le mot "*Être*". En trois propositions, son œuvre peut être résumée.

*Premièrement*, dit Gorgias, « il n'y a rien. Cela suppose qu'il n'y a pas même de non-être : car s'il y avait du non-être, il s'ensuivrait que quelque chose peut en même temps être et ne pas être. De la même façon l'être n'est pas, car s'il est non engendré, il est infini, et s'il est infini, il n'est nulle part. Enfin l'être n'est ni un ni plusieurs. Ainsi, rien n'est, puisque le non-être n'est pas et que l'être est un non-être. On imagine assez mal séparation plus complète entre l'être et la pensée. Gorgias poursuit en ce sens, montrant que l'on ne saurait prétendre penser l'être »<sup>38</sup>.

*Deuxièmement*, ajoute-t-il, « même s'il était vrai qu'il y eût de l'être, nous ne pourrions le connaître ; car il faudrait que ce que nous pensons existe par le fait même que nous le pensons, pour que nous soyons sûrs de penser l'être. Or s'il est vrai que nous pouvons penser ce qui n'existe pas, il peut arriver aussi à ce qui est de n'être pas pensé. Et il est absurde de dire que tout ce que nous pensons existe. Si, sans les voir, je pense que des chars roulent sur la mer, je le crois effectivement, mais cette croyance est néanmoins absurde. Ainsi vaut-il mieux conclure qu'on ne pense pas l'être »<sup>39</sup>.

*Troisièmement*, conclut Gorgias, « l'être est indicible ou incommunicable. Même en supposant qu'on puisse l'appréhender par les sens, comme la vue ou l'ouïe, il n'en reste pas moins que la réalité extérieure nous est communiqué par autre chose que la parole. Or comment ce qui est visible pourrait-il exactement devenir audible sous la forme de la parole ? De fait, ce n'est pas la parole qui traduit ce qui est hors de nous, mais c'est le donné extérieur qui devient révélateur de la parole. Or il est encore plus évident, si le langage diffère du réel,

---

<sup>38</sup> Jean-Paul Dumond, *la philosophie antique*, Paris, PUF, 2002, p. 23-24.

<sup>39</sup> Ibid.

que le non-être, ne pouvant être ni connu, ni communiqué, ne peut voir son existence prouvée d'aucune façon »<sup>40</sup>.

Cela signifie que, même si l'être est connu, il se dérobe au discours. Par conséquent, s'il n'y a pas de connaissance objective, si la vérité est inaccessible, tout ce que le discours véhicule est seulement de l'ordre de l'opinion (doxa). La seule réalité est le logos, le langage. Cette réalité exclusive du langage, lui confère en même temps la toute-puissance, dans la mesure où le langage tire de son action propre sa propre autorité. Bref, Gorgias nie tout, à l'exception de la puissance du discours (logos).

- **Protagoras d'Abdère (~480-408)**

Protagoras d'Abdère, premier sophiste et contemporain de Démocrite et d'Empédocle, a marqué l'histoire en tant que disciple d'Héraclite. Initialement humble, il s'est instruit et, après la trentaine, a entrepris des voyages à travers la Sicile, la Grande Grèce et Athènes. Protagoras a été admiré par Périclès et Euripide, se retrouvant même immortalisé dans les dialogues de Platon tels que Théétète, Ménon et l'Apologie.

Son art oratoire, initialement axé sur la science politique et la gouvernance de la cité, s'est développé en utilisant les ressources de la grammaire et du vocabulaire pour une plus grande efficacité. Sa doctrine s'articule autour de trois grands principes : libérer la réflexion philosophique du réalisme des physiciens par l'introduction d'un relativisme, affirmer l'indépendance de la philosophie vis-à-vis de la morale religieuse traditionnelle, et conceptualiser l'homme dans l'écart qui le sépare de la nature et de la société.

Pour Protagoras, l'homme, défini comme "la mesure de toute chose", est considérée comme oublié par la nature, nécessitant l'utilisation d'artifices pour se faire comprendre. Tout devient conventionnel, des mots à la distinction entre le bien et le mal, jusqu'à l'inexistence des dieux. Selon Platon, la vérité de Protagoras n'est vraie pour personne d'autre que lui.

---

<sup>40</sup> Idid.

Protagoras estime que la survie de l'homme, contre nature, repose sur la technique, les outils, la société et l'éducation, en d'autres termes, par la culture<sup>41</sup>.

Ainsi, Pour Protagoras, le monde réel ne s'accorde pas avec le discours qui prétend l'unifier. Il introduit la catégorie du relatif, considérant que c'est le discours qui mesure la réalité. Contrairement aux sceptiques, il est un dogmatique convaincu de l'efficacité du discours, affirmant que le sage doit transformer les apparences pour les mettre à son service. Protagoras se distingue ainsi de Parménide en défendant une conception du discours opposée à l'identité entre la pensée et l'être.

## **Quatrièmement** : L'école socratique avec Socrate (-486 à -399 av. J.-C.).

- **Socrate (~469-399 av. J.-C.)**

### ■ **La vie de Socrate**

---

<sup>41</sup> Claude-Henry du Bord, *La philosophie*, p. 28-30.

Socrate est né en 469 av. J.-C., fils d'un artisan sculpteur et d'une sage-femme. Nous ne possédons aucune information sur ses années d'apprentissage, bien que l'on suppose qu'il ait peut-être été marié deux fois, d'abord avec la légendaire Xanthippe, puis avec Myrtho (trois enfants étant supposés être nés de ces unions).

Bien qu'appréciant la gymnastique, la géométrie et la musique, ce casanier ne quitte Athènes que pour participer à des événements tels que la campagne de Potidée et la guerre contre les Perses à Déliion, à l'âge de trente-sept ans. Il se rend également à Delphes avec quelques amis pour consulter l'oracle, qui le désigne comme « le plus sage des mortels ». Cette affirmation bouleverse sa vie et influence sa vocation. Platon précise que selon l'oracle d'Apollon, sa tâche est de « vivre en philosophant, en se scrutant lui-même et les autres ».

Socrate fréquente les philosophes sophistes tels que Protagoras, Hippias et Polos. Il croise également le chemin d'Aristophane, qui le ridiculise, et d'Euripide, qu'il conseille. Vivant modestement sous la tyrannie des Trente, environ cinq ans après leur fuite en -404, il est condamné à boire la ciguë. Les charges retenues contre lui incluent la perversion de la jeunesse, l'impiété et l'introduction de nouveaux dieux dans la Cité.

Avant d'ingérer le poison paralysant, Socrate réplique à Appolodore qui pleure sur sa mort : « Très cher, préférerais-tu donc me voir mourir justement plutôt qu'injustement ? », et éclate de rire.

Socrate se distingue en tant que précurseur majeur de la philosophie et peut-être aussi le philosophe le plus original qui ait jamais existé. Encore aujourd'hui, il fait figure de légende et inspire fascination et admiration. Son personnage a toujours baigné dans une ambiance de mystère, et ce pour plusieurs raisons. La première est que nous connaissons mal sa pensée parce qu'il n'a rien écrit. La deuxième est que sa manière de philosopher est construite sur un étrange *paradoxe* : il a consacré sa vie à la philosophie tout en affirmant ne rien savoir sur les questions philosophiques qui le passionnaient. Socrate fut néanmoins célèbre dans toute l'Antiquité, et presque tous les philosophes anciens le mentionnent dans leurs écrits.

La source principale de nos connaissances sur lui se trouve dans les œuvres de son plus grand admirateur et disciple, Platon.

Les écrits de Platon sont volumineux et la plupart d'entre eux sont des dialogues dont le personnage principal est Socrate. Une autre source importante se trouve dans les écrits de l'historien Xénophon.

Cependant, il y a beaucoup de différences et même des contradictions entre les portraits brossés par Platon et Xénophon. La plupart des philosophes aujourd'hui accordent un plus grand crédit à celui de Platon. Cependant, cela ne va pas non plus sans problème, car Platon a développé au fil du temps une pensée très personnelle, et il n'est pas toujours aisé de départager, dans ses écrits, ce qui correspond à la pensée de Socrate et ce qui relève plutôt de sa propre vision des choses.

Ainsi, Socrate prend part, en tant qu'hoplite (fantassin), à la bataille de Potidée et à celle de Délium, manifestant un courage unanimement salué, en particulier par Alcibiade auquel il sauve la vie :

« Quand eut lieu le combat, celui à la suite duquel les généraux me donnèrent l'insigne de l'honneur, ce n'est à personne au monde que j'ai dû mon salut, sinon à cet homme ! J'étais blessé, il ne consentit pas à m'abandonner ; bien au contraire, il sauva tout à la fois mes armes et moi-même (...) À la guerre, on n'aime guère se frotter à des gaillards de sa trempe, tandis que ceux qui fuient en désordre, on les pourchasse. »<sup>42</sup>

### ■ La mission de Socrate

L'affirmation de Socrate selon laquelle il s'est consacré à la philosophie en réponse à un commandement divin est un aspect important de sa pensée et de son parcours philosophique. Pour comprendre en détail cette affirmation et la mission qu'il prétendait avoir reçue de la divinité, examinons les deux points complémentaires qui résument cette mission :

#### ✓ **Encourager les Athéniens à remettre en cause leur système de valeurs :**

Socrate était connu pour sa pratique de la maïeutique, un processus d'interrogation et de discussion visant à amener les individus à examiner leurs propres croyances et valeurs. Il remettait souvent en question les convictions des gens, les confrontant à des dilemmes moraux et à des contradictions dans leurs pensées. Son objectif était de pousser les Athéniens à réfléchir profondément sur ce en quoi ils croyaient, à remettre en question les idées

---

<sup>42</sup> Platon, *Le Banquet*, 219e-221c.

préconçues et les normes sociales, et à rechercher la vérité et la vertu de manière plus rigoureuse.

✓ **Amener les Athéniens à faire un meilleur usage de leur raison :**

Socrate croyait fermement en la puissance de la raison et de l'examen critique. Il enseignait que la vérité pouvait être découverte par le raisonnement logique et l'examen minutieux des idées. En encourageant les Athéniens à faire un meilleur usage de leur raison, Socrate cherchait à les éloigner des jugements impulsifs ou des croyances irrationnelles, et à les amener à adopter une approche plus réfléchie et rationnelle de la vie et de la morale. Il considérait que la connaissance de soi et la réflexion critique étaient essentielles pour une vie vertueuse et éthique.

**La critique des fausses valeurs**

Les citoyens d'Athènes s'étaient égarés du chemin juste, principalement parce qu'ils avaient basé leur existence sur des fausses valeurs. Lors de son procès, Socrate s'adressa ainsi à ses juges en exprimant des paroles similaires à celles qu'il adressait aux passants dans les rues :

« le meilleur des hommes, toi qui es Athénien, un citoyen de la cité la plus importante et la plus renommée dans les domaines de la sagesse et de la puissance, n'as-tu pas honte de te soucier de la façon d'augmenter le plus possible richesses, réputation et honneurs, alors que tu n'as aucun souci de la pensée, de la vérité et de l'amélioration de ton âme, et que tu n'y songes même pas? »<sup>43</sup>.

Et il dit à ses juges :

« Et si, parmi vous, il en est un pour contester cette affirmation et pour prétendre qu'il se soucie de l'amélioration de son âme, je ne vais ni partir ni le laisser partir ; bien au contraire, je vais lui poser des questions, je vais le soumettre à examen et je vais chercher à montrer qu'il a tort et, s'il ne me semble pas posséder la vertu, alors qu'il le prétend, je lui dirai qu'il

---

<sup>43</sup> Platon, *Apologie de Socrate*, Criton, trad. Par Luc Brisson, Paris, GF, Flammarion, 1997, p 108.

devrait avoir honte d'attribuer la valeur la plus haute à ce qui en a le moins et de donner moins d'importance à ce qui en a plus »<sup>44</sup>.

Ce passage contient plusieurs idées essentielles. La préoccupation principale de Socrate, comme il ressort clairement, concerne des questions morales, notamment celles des valeurs : qu'est ce qui devrait avoir le plus d'importance dans nos vies ? Il identifie trois valeurs – richesse, réputation et honneurs (positions de pouvoir) – qu'il considère comme fausses, ne méritant pas d'être au sommet de la hiérarchie des valeurs pour quiconque. Ce thème sera repris par de nombreux philosophes après Socrate, illustrant la différence qui sépare Socrate des sophistes. Contrairement à ces derniers, qui promettaient le succès politique aux jeunes Athéniens en encourageant la poursuite de ces fausses valeurs, Socrate s'opposait à des tendances profondément enracinées dans la culture de son époque.

#### - *La vertu*

Socrate opposait ces fausses valeurs aux vraies valeurs qu'il associait à la vertu. Ce terme vertu signifiait, dans le langage des Anciens, la connaissance et la recherche du bien véritable. Surtout, et c'est peut-être ici que la mission de Socrate vint heurter de plein fouet l'entreprise des sophistes, Socrate exhortait les Athéniens à se détourner de la poursuite effrénée du succès extérieur pour se consacrer à une tâche plus importante, l'amélioration de leur âme intérieure. Il leur dit qu'ils devraient se préoccuper davantage de leur âme que de leur corps. Il reprochait précisément aux sophistes d'enseigner les recettes du succès sans se préoccuper de l'impact moral de cet enseignement. Socrate entreprit donc de tirer les Athéniens de ce qui lui apparaissait comme un dérèglement moral. Un traitement de choc s'imposait. C'était lui, «cet homme qui ne cesse de vous réveiller, de vous persuader et de vous faire honte, en m'adressant à chacun de vous en particulier, en m'asseyant près de lui n'importe où, du matin au soir »<sup>45</sup>. Il s'acharnait sur ses interlocuteurs, il les provoquait, il leur faisait la leçon, il réduisait leurs croyances.

Comment parvenir à la vertu ? La grande affaire de Socrate est l'éducation. « Ce que j'appelle éducation, c'est l'acquisition première que les enfants font de la valeur morale ; que plaisir et amour, douleur et haine viennent à bien s'installer dans leurs âmes à un âge où ils ne

---

<sup>44</sup> Ibid, p. 108.

<sup>45</sup> Ibid, p. 110.

sont pas encore capables d'en saisir la raison, puisque cet âge venu, ces sentiments entrent en harmonie avec cette raison pour avoir été accoutumés par les habitudes convenables, cette harmonie constitue le tout de la vertu. »<sup>46</sup>

Si l'habitude de ce qui est convenable fait l'homme vertueux, il doit aussi sa vertu à la droite éducation de son intelligence. Quiconque a été guidé jusqu'au vrai y est proprement converti. Par suite, la vérité communique sa puissance à l'intelligence et à l'âme. La pensée devient claire, elle peut produire la vertu, mais engendre également la compétence.

- **«Connais-toi toi-même »**

Socrate répétait souvent avoir mis au cœur de sa quête philosophique une maxime inscrite sur le fronton du temple de Delphes : «Connais-toi toi-même. » Il invitait chaque Athénien à s'examiner lui-même, affirmant même qu' « une vie à laquelle cet examen ferait défaut ne mériterait pas d'être vécue »<sup>47</sup>, Il voulait dire par là que l'être humain ne saurait se contenter d'agir en ne faisant qu'obéir à ses impulsions et en se précipitant bêtement sur tout ce qui paraît lui offrir une promesse de plaisir immédiat. L'être humain a besoin de mettre de l'ordre dans sa vie, d'orienter sa vie vers quelque chose qui en vaille la peine, Pour cela, il doit s'examiner lui-même, moins dans le sens d'une connaissance psychologique de sa personnalité individuelle, que dans celui d'une réflexion sur ce qui fait qu'une vie vaut la peine d'être vécue. Socrate invitait chaque Athénien à entreprendre cet examen moral.

Nous avons vu que la morale et les valeurs sont l'objet du domaine spécialisé de la philosophie qu'est l'éthique. Bien qu'il ait pris connaissance de la philosophie de la nature qui avait la faveur des premiers philosophes ioniens, Socrate semble n'avoir eu de réel intérêt que pour l'éthique. Ce qui intéresse Socrate, c'est l'être humain et c'est le but de la vie humaine, beaucoup plus que les transformations de l'eau en air ou les causes des tremblements de terre et du tonnerre. La majorité des dialogues socratiques portent sur des sujets qui ont une résonance morale, comme la vertu, le courage, la sagesse, la justice, la piété, l'amitié, le beau, l'amour ou le plaisir.

### **Le bon usage de la raison**

---

<sup>46</sup> Platon, *Les Lois*, II, 652b

<sup>47</sup> Ibid, p. 121.

L'autre volet de la mission de Socrate portait donc sur le rôle et l'usage de la raison.

S'il choisit presque toujours des sujets moraux dans ses entretiens, Socrate faisait porter l'essentiel de son enseignement sur les raisonnements et les argumentations de ses interlocuteurs. Il cherchait à apprendre aux Athéniens à bien penser, à faire un usage rigoureux de leurs capacités rationnelles. Habile à manipuler les idées, il s'amusait à réfuter leurs arguments pour les engager dans une recherche plus approfondie de la vérité, axée sur un souci de clarté des concepts et de cohérence logique.

### - *Science et opinion*

Socrate opposait la vérité et la «science» véritable à ce qu'il appelait l'«opinion». L'opinion est, dans son langage, une croyance toute faite, une idée reçue, qui n'a pas fait l'objet d'un examen critique de la raison, et qui, même si elle peut contenir une parcelle de vérité, ne contient pas la vérité entière. La science est, à l'opposé, une connaissance vraie et complète qui a fait l'objet d'un tel examen et qui est justifiée de bonnes raisons. Socrate dit : «Moi, rien ne me plaît, si ce n'est la vérité»<sup>48</sup>. Et c'est pourquoi il démolissait impitoyablement les demi-vérités et les jugements mal que lui débitaient ses interlocuteurs.

Il est clair que Socrate voyait un lien de nécessité entre cet apprentissage de la pensée rationnelle et la découverte des vraies valeurs. Il semblait croire que les deux étaient indissociables, que penser correctement permettait de découvrir ce qui est le bien véritable, et que ce qui est bien et vertueux ne pouvait qu'être rationnel :

Socrate ne croyait pas comme les sophistes que la raison n'est qu'un instrument permettant de démontrer n'importe quoi. Il ne la réduisait pas au rôle purement instrumental d'être un simple moyen, sans prise sur les buts que nous poursuivons et sur les idéaux que nous essayons d'atteindre. Il croyait que les sophistes pervertissaient la raison et que le vrai rôle de la raison, lorsqu'elle est fidèle à ses propres règles de cohérence, est de conduire l'esprit à la vérité et au bien. Ce qui est vrai est bien, et faire le bien doit être notre but le plus important : voilà les grandes convictions de Socrate. L'explication de ce lien intime entre

---

<sup>48</sup> Platon, *Euthyphron, Second Alcibiade, Hippias mineur, Premier Alcibiade, Laches, Charmide, Lysis, Hippias majeur*, Ion, trad. par Emile Chambry, Paris, Garnier Flammarion, 1967, p. 209.

rationalité et valeurs est une affaire complexe et controversée que nous allons approfondir dans la suite de cette section consacrée à Socrate.

Mais avant de nous engager dans cette problématique d'envergure, nous allons d'abord nous initier à la manière de Socrate, c'est-à-dire à la méthode de discussion qu'il pratiquait avec obstination et qui a tant dérouté ses interlocuteurs athéniens.

**On somme :**

- |   |
|---|
| <ul style="list-style-type: none"><li>- Socrate s'est d'abord donné comme mission d'éveiller les Athéniens au fait qu'ils avaient leur vie sur de fausses valeurs extérieures plutôt que sur les vraies valeurs intérieures qui correspondent à la véritable vertu.</li></ul>   |
| <ul style="list-style-type: none"><li>- il cherchait ensuite à les amener à faire un bon usage de la raison, car le rôle de la raison est de nous faire découvrir ce qui est vrai et ce qui est bien, de remplacer nos opinions mal fondées par une science véritable, et non d'être un simple instrument au service de nos intérêts.</li></ul> |

**■ La maïeutique ou l'art d'accoucher les esprits**

Pour parvenir efficacement à faire naître l'autre à lui-même, Socrate recourt à l'ironie. Selon Platon, dans Apologie (30 e), ses questions stimulent « comme un taon stimule un cheval », elles tournoient autour de la tête avant de piquer pour réveiller. Cette manière de questionner n'a d'autre but que de prouver à son auditeur qu'il ne se connaît pas ou mal.

Socrate est un empêcheur de tourner en rond, un trouble-fête ; il préfère passer les thèses au crible plutôt que les soutenir. Cette méthode qui consiste à se regarder soi-même, non sans réticence, déconcerte son interlocuteur, le trouble et le transforme.

Socrate cherche l'être et non le paraître : il sonde l'invisible et aspire à faire accoucher les esprits afin que chacun devienne son propre juge, conscient de ses responsabilités, maître de sa raison : « Voici l'art de la maïeutique ; j'exerce le même métier que ma mère : accoucher les esprits est ma tâche, et non pas d'enfanter, qui est l'affaire du dieu. »<sup>49</sup>

S'il cherche ainsi à définir les vertus de courage (Platon, *Lachès*), de tempérance (*Charmide*) et de piété (*Eutryphon*), c'est moins pour ce qu'elles sont que pour inciter les hommes à se définir par rapport à elles et donc à se rendre compte par eux-mêmes de ce qu'ils sont vraiment. Selon Socrate, cette mise au point est nécessaire parce que « nul n'est méchant volontairement » et que le mal vient de l'ignorance de soi. Se connaître, c'est chercher le bien auquel l'âme aspire et qui ne relève que d'elle.

La méthode employée par Socrate est caractérisée par trois termes : dialectique, critique et réfutative. Le terme "dialectique" renvoie au fait que Socrate engage un dialogue constitué d'une série de questions et de réponses. "Critique" indique que Socrate examine rigoureusement les opinions de ses interlocuteurs pour en évaluer la solidité et la cohérence. "Réfuter" signifie contester un raisonnement en démontrant sa fausseté. Qualifier la méthode de "réfutative" indique que cet examen critique conduit souvent Socrate à déconstruire les raisonnements par lesquels ses interlocuteurs défendent leurs affirmations.

Bien que cette approche ne soit pas en soi originale, les sophistes excellant dans cet art, ce qui distingue Socrate est la manière dont il atteint ces objectifs. Le chemin suivi peut être subdivisé en plusieurs étapes, présentées ici de manière schématique. Il est important de noter que chacun des dialogues de Platon ne suit pas exactement ces étapes, et il existe un désaccord parmi les spécialistes sur l'existence d'une méthode socratique unique et bien

---

<sup>49</sup> Platon, *Théétète*, 150, cd.

définie. Notre schéma reflète la structure de l'extrait du "Ménon" de Platon, tout en résumant le style de philosophie pratiqué par Socrate<sup>50</sup>.

## ■ Les étapes de la méthode socratique <sup>51</sup> :

### 1. La formulation de la question.

Chaque dialogue aborde généralement une question centrale, très simple, souvent de la forme : «Qu'est-ce que... telle chose?», C'est la question de départ, qui sera au cœur de tout le dialogue, même si d'autres questions s'y greffent au fil des échanges. On voit tout de suite que ce que semble chercher Socrate est une juste définition des choses.

### 2. La profession d'ignorance de Socrate.

Socrate affirme son incapacité à répondre à la question posée en raison de son ignorance. Cela est important, car Socrate se trouve ainsi présenté comme celui qui ne sait rien et qui a soif d'apprendre face à son interlocuteur qui se croit, lui, en possession d'un savoir. C'est Socrate qui demande à son interlocuteur de répondre à la question à sa place et donc de lui enseigner quelque chose. Les rôles de maître et d'élève se trouvent ainsi inversés.

### 3. La production d'une réponse par l'interlocuteur.

Les interlocuteurs de Socrate, contrairement à ce dernier, ne résistent généralement pas à cette demande. Ils formulent donc une affirmation en se basant sur leurs connaissances acquises ou sur des croyances courantes dont la vérité leur paraît évidente, mais qui sont mal fondées. Elles appartiennent à la sphère de l'«opinion » et non à celle de la «science».

### 4. L'examen critique et la réfutation de la réponse.

C'est ici l'étape cruciale. Socrate se livre à un contre-examen des affirmations de son vis-à-vis. Il pose une série de questions relativement compliquées, dont l'interlocuteur ne comprend pas trop le sens et la direction, mais qui l'amènent malgré lui à produire un certain nombre d'affirmations supplémentaires. Ironiquement, celui qui est dans la position de l'élève (Socrate) est en train de faire la leçon à son maître. On sent que Socrate joue avec son interlocuteur. C'est pourquoi certains ont dit de la méthode Socrate qu'elle était ironique. La

---

<sup>50</sup> Métayer Michel, *Qu'est-ce que la philosophie*, Edition ERPI, Québec, 2007, p. 113.

<sup>51</sup> Ibid, p. 114.

réfutation va finalement survenir lorsque Socrate va réussir à montrer à son interlocuteur que ses réponses contiennent une faille importante qui les disqualifie. Le procédé décisif est la mise en contradiction, qui signifie qu'une des réponses subséquentes de l'interlocuteur contredit sa thèse de départ. Mais Socrate peut avoir recours à d'autres procédés, qui visent à montrer le caractère inadéquat des réponses, soit qu'elles mènent à une absurdité, qu'elles ne répondent pas à la question posée, qu'elles sont définies trop étroitement ou trop généralement, etc. Cet enchaînement d'affirmations et de contre-affirmations menant à une réfutation partielle est répété à plusieurs reprises à l'intérieur d'un dialogue, car Socrate relance souvent ses interlocuteurs pour qu'ils essaient de trouver une meilleure réponse, qu'il passera au crible à son tour.

### **5. L'échec et la confusion finale.**

Le dialogue se termine généralement sur une *aporie* et donc sur un constat d'échec. La discussion n'a pas abouti. Le problème est resté sans solution.

L'interlocuteur est décontenance ou frustré devant son propre échec et devant le refus de Socrate de proposer lui-même une meilleure réponse, et Socrate prend soin de le laisser dans cet état de confusion. Il y a maintenant un ignorant de plus parmi les Athéniens, ce qui semble être le but paradoxal poursuivi par Socrate !

#### **■ Socrate et la naissance de l'éthique :**

##### **Le bien ne se fonde pas sur nos préférences.**

Un passage célèbre de *Euthyphron* de Platon illustre bien la foi de Socrate en l'existence de principes moraux absolus. Dans ce dialogue, Socrate discute avec *Euthyphron* de la définition de la piété et, fidèle à son habitude, il demande à Euthyphron de l'instruire sur ce sujet. Euthyphron répond que la piété consiste à « faire ce qui est aimé des dieux ». Socrate continue en posant cette question : « Ce qui est pieux est-il aimé des dieux parce qu'il est pieux, ou est-ce parce qu'il est aimé qu'il est pieux ? »<sup>52</sup>.

Cette interrogation permet de bien comprendre la perspective éthique de Socrate. Il suffit simplement de déplacer la question qui concerne la piété, la vertu, ou la morale en général, afin de comprendre pleinement ses implications.

---

<sup>52</sup> Platon, *Euthyphron*, op. cit, p. 198.

■ **La position relativiste.** Le deuxième terme de l'alternative, «est-ce parce qu'il est aimé qu'il est pieux?», peut être transformé en «est-ce parce qu'il est aimé qu'il est bon ou qu'il est juste?». Ce point de vue correspond à une position relativiste, comme celle des sophistes. Cette perspective correspond à une position relativiste, similaire à celle des sophistes. D'après ce regard, le bien ou la justice dépendrait des préférences des dieux. Si les dieux appréciaient la vengeance, alors celle-ci serait considérée comme bonne. De même, si le mensonge obtenait leur faveur, il serait alors perçu comme une action vertueuse.

■ **La position universaliste.** Le premier aspect de cette alternative, « ce qui est pieux est-il aimé des dieux parce qu'il est pieux?», s'inscrivant plutôt dans une perspective universaliste, car affirmant que les dieux aiment une chose parce qu'elle est bonne indique que la qualité d'être bonne est intrinsèque à cette chose, qu'elle ne dépend pas des caprices des dieux. Socrate termine par : « ce qui est pieux est aimé parce qu'il est pieux, et n'est pas pieux parce qu'il est aimé »<sup>53</sup>. Cela signifie ceci, qui est fondamental : les dieux n'ont pas le pouvoir de définir ce qui est bien et mal ! Le bien est bien en lui-même et par lui-même ; il n'est pas relatif aux désirs des dieux et ne dépend pas de leurs désirs.

Les dieux ne peuvent pas décider, suivant leur bon plaisir, que mentir serait vertueux ou que voler serait acceptable. Eux-mêmes doivent se soumettre à l'ordre moral contenu dans ces préceptes. Dans l'Apologie, Socrate le déclare clairement : « Que veut donc dire le dieu, quand il affirme que je suis le plus savant? En tout cas, il ne peut mentir, car cela ne lui est pas permis »<sup>54</sup>.

La critique suscitée par les idées révolutionnaires de Socrate auprès des Athéniens semble être motivée par un aspect particulièrement important. Il était assurément révolutionnaire de placer les dieux sous l'égide d'un ensemble de normes morales universelles, surtout compte tenu des croyances répandues à Athènes, où l'on accordait aux dieux le droit de se livrer à toutes sortes de caprices. Cette perspective s'inscrit dans la logique de la critique philosophique de la religion que nous avons explorée précédemment. À ce moment-là, nous avons souligné que Socrate avançait l'impossibilité pour les dieux d'accomplir toutes les

---

<sup>53</sup> Ibid, p. 201.

<sup>54</sup> Platon, *Applegre de Socrate*, op. cit. p. 92.

actions ignobles attribuées par certains mythes traditionnels : les dieux sont parfaits et, par conséquent, ne peuvent se livrer au viol, au mensonge, à l'adultère et à l'injustice.

Nous pouvons encore appliquer toute cette argumentation à la vie humaine. Une conduite peut-elle avoir une valeur morale tout simplement parce qu'elle me plaît ? Son caractère bon ou mauvais ne repose-t-il pas plutôt sur des critères qui existent indépendamment de moi et qui s'imposent à moi avec une autorité incontestable ? A travers ces questions, Socrate apparaît radicalement opposé au relativisme des sophistes dans le domaine moral.

### **Les deux principes fondamentaux de l'éthique socratique.**

Nous comprenons donc que Socrate adhérait à des principes d'ordre éthique. En ce qui concerne notre sujet, nous pouvons affirmer que les fondements de la pensée éthique de Socrate reposent sur une combinaison de deux axiomes.

#### **L'être humain est doté de rationalité.**

D'abord, Socrate est persuadé que la rationalité constitue l'essence de l'humanité. L'être use naturellement de sa raison pour trouver les meilleures réponses et les meilleures solutions les plus judicieuses, que ce soit dans le domaine de la connaissance ou de l'action. Voilà, aux yeux de Socrate, le trait qui démarque le plus clairement l'humain de l'animal. Cela représente un principe fondamental de la pensée socratique, qui n'a même pas besoin d'être prouvée. Socrate est persuadé que le but de la raison sur le plan théorique, qui est celui des connaissances, est la recherche de la vérité. Qu'en est-il sur le plan pratique, le plan de l'action ? Que dit la raison à celui qui se pose les questions : Que dois-je faire ? Comment dois-je agir ?

#### **L'humain recherche le bonheur.**

Répondre à ces questions devient impossible sans introduire un deuxième axiome, de nature pratique, destiné à donner un contenu et une orientation à l'activité de la raison. Quel est le but de l'homme sur le plan pratique ? La réponse de Socrate est : le bonheur.

Le but fondamental des êtres humains dans toutes leurs actions est d'atteindre le bonheur et de ne pas être malheureux. Ceci est un deuxième axiome qui n'a pas besoin de démonstration. Nous pouvons demander, à propos de toute chose que nous faisons : « Pourquoi la faisons-nous? » Inévitablement, nous arriverons à un point où nous dirons : « Pour être heureux. » Et notre questionnement s'arrête nécessairement à ce point, car il n'y a plus de réponse à donner à la question « Pourquoi voulons-nous être heureux? ». Le bonheur est bon, en lui-même et par lui-même, un point c'est tout. Joignons maintenant nos deux axiomes : nous sommes rationnels, et le but fondamental de nos actions est le bonheur. Qu'en résulte-t-il ? Simplement que notre vie pratique est une recherche rationnelle du bonheur et que la raison, lorsqu'elle fonctionne correctement, va nous conduire au bonheur, soit par le discernement des buts particuliers qui peuvent le mieux assurer notre bonheur, soit par la découverte des meilleurs moyens et des meilleures stratégies pour les atteindre. La raison aurait donc pour finalité de produire une « science » du bonheur.

**Cinquièmement** : L'école idéaliste platonicienne avec Platon.

## ■ La vie de Platon

Platon, issu d'une famille noble athénienne, prend un tournant décisif dans sa vie lorsqu'il rencontre Socrate en -407. Subjugué par le philosophe, il devient son disciple pendant huit ans. Cependant, lors de la condamnation de Socrate en -399, Platon, par crainte de représailles, ne participe pas aux derniers moments de son maître et se réfugie à Mégare. À ce moment de cette condamnation, il entame une œuvre majeure consacrée à relater l'enseignement de son maître et à le réhabiliter aux yeux des Athéniens. Les premiers dialogues platoniciens tracent un portrait de Socrate fidèle à la réalité historique, montrant qu'il n'était pas un vulgaire sophiste, mais un authentique philosophe. Malgré la mort de Socrate, Platon reste obsédé par la question posée par son maître avant sa mort : "Pourquoi le juste est-il condamné à mort ?" Cette interrogation le pousse à entreprendre de longs voyages, explorant l'Égypte, la Cyrénaïque (où il rencontre Aristippe et le mathématicien Théodore), et l'Italie méridionale (où il côtoie les pythagoriciens). En -388, il se rend en Sicile avec l'espoir de convertir le tyran Denys Ier l'Ancien à ses idées de réforme politique et de gouvernement juste. Cependant, l'expérience échoue, entraînant l'exil de Platon. Sur chemin vers Athènes, Platon est capturé à Égine et vendu comme esclave. Son ami le cyrénaïque Annicesis l'achète, lui rendant ainsi sa liberté. Cet événement marquant consolide la vocation philosophique de Platon.

## ■ Le sensible et l'intelligible

Selon Platon, le monde que nous voyons, le monde visible, n'est pas le monde vrai. Nous sommes comme des prisonniers, enfermés depuis leur naissance dans une caverne, qui n'auraient rien vu d'autres que des ombres et les prendraient pour les réalités véritables, alors qu'elles n'en seraient que des imitations.

« Ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes, en nommant les ombres qu'ils verraient ? »<sup>55</sup>

De même que les prisonniers doivent sortir de la caverne pour découvrir ce qui est en vérité, il nous faut comprendre que nous n'y parviendrons qu'à la condition de nous détourner

---

<sup>55</sup> Platon, *La République*, 515a-b

des apparences, pour considérer des réalités plus vraies, auxquelles on accède non par les yeux mais par l'esprit, les réalités intelligibles, les essences ou « idées ».

Le monde sensible, monde de la multiplicité où se succèdent générations et corruptions. Source d'illusions, « d'ombres », sa réalité est constituée d'emprunts, de copies imparfaites. Les choses qui n'existent que par imitation et participation doivent leur existence à l'opération d'un démiurge, qui leur a donné une forme à partir de la matière (éternelle, incréée) ; Le monde intelligible, soit le principe même de l'existence du monde sensible. C'est le monde des Idées éternelles, simples, absolues, et des archétypes, composé d'idées mathématiques (cercle, triangle...) et d'idées « anhypothétiques » (Prudence, Justice, Beauté...). L'ensemble de ces idées constitue un ordre harmonieux, un univers hiérarchique régulé par un principe unificateur, une Idée suprême : l'Idée du Bien, « source de l'être et de l'essence des autres idées ».

Platon a examiné de manière approfondie cette distinction et en a déduit l'idée qu'il existe deux formes de connaissance distinctes :

**La connaissance intelligible :** Il s'agit d'une compréhension intellectuelle qui se concentre sur des concepts généraux tels que la beauté, la vertu, une maison, ou le courage. Ces concepts, que Platon appelle des "idées générales" ou des "concepts", représentent véritablement l'essence des choses. Cette forme de connaissance est acquise par le biais de la faculté intellectuelle qu'il nomme l'intelligence rationnelle.

**La connaissance sensible :** En plus de la connaissance intelligible, il existe un autre mode de connaissance essentiel qui ne relève pas de l'intelligence rationnelle et ne fonctionne pas à travers des concepts. Ce deuxième mode de connaissance s'effectue par le biais de nos cinq sens et nous permet d'appréhender les particularités des objets dans le monde matériel. Contrairement aux concepts, les perceptions sensorielles sont toujours spécifiques, offrant une représentation particulière d'un objet observé dans un contexte précis. Ainsi, la connaissance sensible se concentre sur la réalité empirique, comme lorsqu'on observe une belle maison en pierres grises de l'autre côté de la rue par un temps ensoleillé.

### ■ Une méthode : l'idéalisme

S'éloigner des apparences pour accéder à la réalité authentique constitue la méthode appropriée en philosophie. Ainsi, il est nécessaire de détourner l'attention des objets

esthétiquement plaisants pour s'interroger sur la beauté en soi, qui n'est pas perceptible mais intelligible. Cette approche est étroitement liée à la quête visant à définir l'essence même des choses, à travers la question fondamentale du : « qu'est-ce que ? ». Il ne s'agit pas de chercher ce qui est beau, de savoir quelles choses sont belles mais ce qu'est le beau en soi, le beau purement beau, en un mot, le beau idéal.

« Réponds-moi donc, étranger, dira notre homme, cette beauté, qu'est-ce que c'est ? (...) Ce qu'il te demande, fais-y néanmoins, mon bon, bien attention : ce n'est pas en effet ce qu'il y a de beau, mais ce qu'est le beau. »<sup>56</sup>

Cette perspective idéaliste influence non seulement la pensée artistique et esthétique, jouant un rôle crucial de la Renaissance italienne à nos jours, mais elle guide également la morale, un idéal gouvernement de soi, et la politique, avec la préoccupation d'une cité idéale. Il est donc essentiel de contempler l'idée du Bien, comme le souligne Platon dans la République (517b), afin de guider sagement tant dans la vie privée que publique. Cette notion selon laquelle la réalité authentique ne doit pas être confondue avec les apparences et doit être recherchée par l'esprit se retrouve dans de nombreuses philosophies antiques, dont celle d'Épicure, par exemple. Ce qui distingue le platonisme, c'est son identification entre l'idéal et le réel.

## ■ La dialectique

La dialectique chez Platon est un processus complexe et fondamental dans sa philosophie, représentant le cheminement de l'âme vers la connaissance et la vérité. Ce processus peut être divisé en deux phases principales : le mouvement ascendant et le mouvement descendant.

### - *Mouvement Ascendant :*

Dans cette première phase, l'âme s'engage dans un voyage intellectuel à partir du monde sensible vers le monde des Idées. Platon considère que le monde sensible, celui que nous percevons avec nos sens, est en constante mutation et ne représente pas la réalité ultime. Les

---

<sup>56</sup> Platon, Le Grand Hippias, 287d-e

objets que nous percevons sont des manifestations imparfaites des Formes ou des Idées éternelles et immuables.

- ***Division Logique des Apparences Sensibles et des Idées :***

Platon utilise la dialectique pour distinguer entre le monde sensible, caractérisé par le changement et l'illusion, et le monde intelligible des Idées, qui représente la véritable réalité. La dialectique permet à l'âme de transcender les apparences sensibles et d'accéder aux Idées.

- ***Progression par Degrés :***

Le cheminement vers les Idées se fait progressivement, par étapes successives. L'âme progresse dans sa compréhension en passant d'une idée à une autre, chaque idée étant plus élevée et plus abstraite que la précédente.

- ***Concret à l'Opinion :***

Initialement, l'âme est en prise avec des objets concrets et des opinions changeantes. Cependant, à travers la pratique de la dialectique, elle parvient à transcender ces opinions pour accéder à des connaissances plus stables et universelles.

- ***Atteindre l'Idée du Bien :***

L'objectif ultime de ce mouvement ascendant est d'atteindre l'Idée du Bien (ou la Forme du Bien). Pour Platon, l'Idée du Bien est la source de toute connaissance et de toute réalité, et elle illumine l'intellect de l'âme, lui permettant de discerner la vérité absolue.

- ***Mouvement Descendant :***

Après avoir contemplé l'Idée du Bien, l'âme entame un mouvement descendant, revenant du monde des Idées vers le monde sensible.

- ***Contemplation du Bien :***

Ayant atteint l'Idée du Bien, l'âme contemple la source de toute vérité et de toute réalité. Cette contemplation lui permet de saisir l'ordre et l'harmonie qui sous-tendent le monde intelligible.

- ***Instruction des Hommes :***

Une fois imprégnée de la vérité absolue, l'âme redescend vers le monde sensible pour partager ses connaissances avec les autres hommes. Ce processus d'enseignement et d'instruction est crucial pour Platon, car il vise à élever l'âme de ceux qui sont encore immergés dans l'ignorance et les apparences trompeuses.

### ■ La théorie des idées

La théorie des idées a commencé parce que les gens voulaient aller au-delà des opinions et donner à la connaissance quelque chose de stable. Pour ce faire, ils ont d'abord dû rejeter le point de vue relatif de Protagoras, puis le mouvement constant d'Héraclite. Ils ont refusé le monde sensible dans les deux cas, préférant se concentrer sur le monde intelligible.

- **Être et apparaître** : Être et apparaître Selon Protagoras, « l'homme est la mesure de toutes choses » au sens où chacun est bon juge de ce que sont les choses. « Telles m'apparaissent les choses, telles elles sont pour moi ; telles elles t'apparaissent, telles elles sont pour toi » (Théétète, 152a). Si l'on suit cette idée, toutes les opinions se tiennent au même niveau, car aucune ne représente plus qu'un simple point de vue et aucune ne devrait avoir plus d'importance qu'une autre. Dans ce cas, même l'opinion de Protagoras ne serait pas meilleure que celle de n'importe qui d'autre, souligne Platon de manière ironique.

« Où est donc cette sagesse de Protagoras qui l'habilite à donner aux autres des leçons fort coûteuses et d'où vient que nous sommes plus ignorants que lui et contraints de le fréquenter, s'il est vrai que chacun est pour son propre compte la mesure de la sagesse ? »<sup>57</sup>

En ce qui concerne les choses que l'on peut percevoir, Protagoras a raison de dire que l'être et l'apparence sont liés : elles sont ce qu'elles semblent être pour différentes personnes, parfois une chose, parfois une autre, jamais restant identiques à elles-mêmes. Avoir une opinion, c'est juger en fonction de ces apparences : quelque chose peut sembler beau sous certains aspects et en même temps sembler laid, ou un acte peut sembler juste et injuste sous d'autres aspects. C'est pourquoi les opinions varient entre les gens. Cependant, cette confusion entre l'être et l'apparence ne s'applique pas à la véritable réalité, qui n'est pas l'objet de l'opinion mais de la connaissance scientifique.

---

<sup>57</sup> Platon, Théétète, 161e

- **Être et devenir** : L'ignorance signifie ne rien connaître, tandis que l'opinion se concentre sur l'apparence des choses. La science, en revanche, vise à connaître la véritable réalité. Il est important de noter que la science ne concerne pas la réalité en constante évolution que mentionnent Héraclite et les partisans du mobilisme (qui pensent que "tout coule").

Platon, bien qu'une sorte de disciple d'Héraclite, précise que dans le monde sensible, tout est en perpétuel changement, mais cette instabilité ne s'applique qu'au monde sensible. Pour les choses que nous percevons, on ne peut dire qu'elles "sont", mais seulement qu'elles "deviennent". Pour que la connaissance soit possible, il est nécessaire de concevoir une réalité véritable, immuable et éternelle en opposition au monde sensible en constante transformation. Ce n'est pas une idée tirée de nulle part, mais une condition essentielle pour que la connaissance ait un sens : « ce qui n'est jamais dans le même état ne saurait être connu de personne » (*Cratyle, 440b*).

- **Les « idées » et les pensées** : Nous abordons ici le monde intelligible, un royaume constitué d'essences ou d'« idées » éternelles, immuables et toujours identiques à elles-mêmes. C'est ce monde qui constitue l'objet de la science. Lorsque nous parlons d'« idées », il est important de ne pas les considérer comme des créations de notre esprit. Les idées ne sont pas des pensées en tant que telles, mais plutôt les objets de nos pensées. Elles se manifestent lorsque nos pensées, allant au-delà de l'opinion, touchent directement la réalité elle-même.
- **Un monde distinct ?** : Bien que les idées soient des réalités indépendantes de nous, leur appréhension demeure l'apanage de l'esprit. Les beautés que nous capturons avec nos sens peuvent se manifester visuellement, mais la beauté intrinsèque, pure et éternellement belle, se dévoile uniquement à l'esprit. Si quelque chose reste nébuleux, n'hésitez pas à poser des questions ! En ce qui concerne la nécessité de postuler ces essences idéales pour des valeurs régissant notre pensée ou nos actions, telles que le Beau, le Bien, le Vrai ou le Juste, la question peut surgir : est-ce vraiment nécessaire d'étendre cette démarche à toutes les choses ? Certains pourraient arguer que définir une essence intelligible pour chaque réalité sensible, comme le critiquera Aristote

envers Platon, pourrait sembler superflu, voire redondant. Se pose alors la question de savoir s'il faut véritablement attribuer une essence à des éléments du quotidien, tels que le poil, la boue ou la saleté, comme le soulève Parménide dans le dialogue homonyme avec le jeune Socrate. Lorsque Socrate hésite, le sage Parménide n'hésite pas à lui prodiguer ses enseignements. « C'est que tu es encore jeune, Socrate, reprit Parménide, et la philosophie ne s'est pas encore emparée de toi, comme elle le fera, j'en suis sûr, quand tu ne mépriseras plus aucune de ces choses. À présent tu regardes encore à l'opinion des hommes, à cause de ton âge. »<sup>58</sup> Explorons ensemble ce passage qui aborde la nécessité de postuler une essence ou une "idée" pour chaque chose, un modèle idéal qui n'est accessible que par l'esprit et où la chose est véritablement elle-même. Cette hypothèse découle de la tentative d'expliquer le monde sensible lui-même. En ce qui concerne ce qui nous apparaît, il y a simultanément une absence et une présence de l'essence. La qualité d'être belle, par exemple, est conférée aux choses belles par la présence en elles du beau en soi. Les êtres sensibles, qui sont l'objet de l'opinion, ne peuvent pas être compris en eux-mêmes car leur raison d'être n'est pas intrinsèque à eux-mêmes, mais réside dans l'essence (la réalité) qu'ils représentent. Pour comprendre les apparences, il est donc nécessaire de détourner notre attention de ces apparences et de s'efforcer de penser aux essences dont elles ne sont que des images imparfaites. Cette idée forme le cœur de la conception platonicienne de l'art et de la beauté.

## ■ La Caverne de Platon

Platon, le célèbre philosophe, utilise une histoire fascinante appelée "Le Mythe de la Caverne". Imaginez une caverne profonde où des prisonniers, enchaînés et incapables de tourner la tête, fixent la muraille devant eux. Ils observent les ombres projetées sur cette muraille par des objets et des personnes passant derrière eux.

### - La Vie dans l'Ombre

Les prisonniers prennent ces ombres pour la réalité, ne percevant rien d'autre. Certains deviennent habiles à prédire les ombres, croyant qu'elles représentent toute la vérité. Un captif

---

<sup>58</sup> Platon, Parménide, 477e

brave les chaînes, découvre le monde extérieur avec le sentier, les hommes, les objets, et le feu. Il s'habitue progressivement à la lumière du jour, allant jusqu'à regarder le soleil lui-même.

#### - **Le Sens Caché**

Platon utilise cette métaphore pour expliquer que les ombres représentent les choses sensibles dans notre vie quotidienne, que nous prenons pour la réalité totale. Le feu symbolise la pensée rationnelle, la capacité de comprendre le monde sensible. Sortir de la caverne équivaut à découvrir un monde extraordinaire, représentant le monde des Idées.

#### - **Le Monde des Idées**

À l'extérieur de la caverne, le captif découvre le monde des Idées, où les concepts mathématiques et les structures expliquent notre expérience du monde sensible. La recherche philosophique devient un exercice pour développer la capacité de connaître ce qui échappe au regard intérieur.

#### - **La Lumière du Bien Suprême**

Le soleil dans cette métaphore représente l'Idée des Idées, le souverain Bien. Les Idées unissent l'être et la valeur, et le Bien est la source de toute valeur. Contempler le souverain Bien incite à partager cette expérience avec les autres. C'est ainsi que l'homme, malgré ses limites, peut jeter un regard au-delà de lui-même vers un monde

#### ■ **L'âme au fondement de la connaissance**

#### **La Réminiscence : Se Souvenir pour Preuve de l'Immortalité**

Platon nous dit que nos âmes ont déjà des connaissances. Elles passent par un cycle de savoir, oubli, et souvenir, comme une Play List de chansons que l'on oublie parfois. Platon pense que la réminiscence, ou "ressouvenir," est quand on se rappelle de choses importantes, surtout des choses célestes. Cela devient une preuve cool que nos âmes sont immortelles. Pour nous aider à nous souvenir, Platon utilise la maïeutique, une sorte d'accouchement lent de la vérité qui est en nous. Cela signifie que la connaissance vient de la redécouverte de vérités oubliées dans notre tête.

#### **Le Tribunal des Âmes : Où vont-elles après ?**

Ensuite, Platon parle du tribunal des âmes. Il dit que si nous faisons attention, nous pourrions peut-être réaliser que nos âmes se réincarnent sous différentes formes, animales ou humaines. C'est comme un grand jugement après la mort. Platon divise les âmes en cinq catégories dans le Phédon :

**Les Médiocres** : La plupart d'entre nous, ni super bien ni super mal. Nous devons faire un peu de nettoyage dans une sorte de purgatoire.

**Les Grands Coupables** : Les méchants incurables. Ils vont directement au Tartare pour l'éternité, sans possibilité de sortie.

**Les Coupables avec Circonstances Atténuantes** : Ceux qui ont commis des erreurs sous le coup de la colère, par exemple. Ils vont aussi au Tartare, mais pour un temps limité.

**Les Sages** : Ceux avec une "éminente sainteté" et les philosophes qui ont étudié les Idées. Ils sont libérés de la réincarnation et vont vivre dans le paradis supérieur pour toujours.

La sanction est vue comme juste, c'est-à-dire que la punition correspond à la faute. Platon appelle cela la justice distributive, où chacun reçoit ce qu'il mérite. La sanction doit également nous faire réfléchir, c'est ce qu'on appelle une sanction "réparatrice," car notre âme, poussée au repentir, se nettoie dans une discussion intense avec elle-même.

## ■ La cité idéale

« Je pense que je suis l'un des rares Athéniens, pour ne pas dire le seul, qui s'intéresse à ce qu'est vraiment l'art politique et que, de mes contemporains, je suis seul à faire de la politique ».<sup>59</sup>

Cette fameuse déclaration de Socrate exprime d'abord son refus de sacrifier à ces caricatures de l'art politique que sont les arts de la flatterie, la rhétorique et la sophistique. Ainsi au tribunal, il serait de bonne politique de flatter les juges. Au contraire, leur parler en vérité, c'est se mettre dans la position d'un médecin accusé par un confiseur devant un tribunal d'enfants ! Le juste est fatalement condamné : la mort de Socrate n'est pas un accident mais une nécessité prévisible. Le pessimisme politique de Platon est d'autant plus

---

<sup>59</sup> Platon, Gorgias, 521d

frappant qu'il remet en question cette forme de gouvernement que nous jugeons indépassable : la démocratie.

### - **L'art politique**

Socrate dénonce un art politique dévoyé en démocratie, qui se caractérise par la flatterie envers les puissants, que ce soient le peuple ou un tyran. Cette réalité, présente dans d'autres formes d'organisation politique, expose le dilemme : flatter le tyran ou risquer la mort en s'opposant à lui avec un véritable art politique. En démocratie, la foule, en raison de son ignorance et de sa puissance, devient un tyran redoutable.

Socrate critique sévèrement des hommes politiques tels que Périclès, qui ont contribué à la gloire d'Athènes. Périclès, au lieu de résister aux désirs du peuple, a cherché à les satisfaire, même en détournant les fonds de la ligue de Délos au profit d'Athènes. Cette complaisance a conduit à un conflit destructeur avec Sparte. Le peuple, volatile, se retourne souvent contre de tels dirigeants à la moindre défaillance ou limite imposée à ses désirs démesurés.

Socrate nous invite à comprendre que le véritable art politique ne consiste pas à flatter l'opinion publique ni à encourager ses désirs dérégulés. Au contraire, il s'agit de ne pas céder davantage que nécessaire, agissant comme un parent ne cédant pas aux caprices d'enfants qui ne savent pas ce qu'ils veulent.

### - **Justice et géométrie**

La réponse de Platon est assez étonnante : selon lui, le véritable art politique revient à une question de géométrie. Cette idée découle du fait que l'organisation de la cité doit reproduire l'harmonie présente dans la structure fondamentale de l'univers.

« Certains sages disent, Calliclès, que le ciel, la terre, les dieux et les hommes forment ensemble une communauté, qu'ils sont liés par l'amitié, l'amour de l'ordre, le respect de la tempérance et le sens de la justice. C'est pourquoi le tout du monde, ces sages, mon camarade, l'appellent cosmos ou ordre du monde et non pas désordre ou dérèglement. Mais toi, tu as beau être savant, tu ne sembles pas faire attention à ce genre de choses. Au contraire, tu n'as pas vu que l'égalité géométrique est toute puissante chez les dieux comme chez les

hommes, et tu penses qu'il faut s'exercer à avoir plus que les autres ! En fait, tu ne fais pas attention à la géométrie. »<sup>60</sup>

Selon Platon, la justice n'est rien d'autre que le respect d'un ordre dans la cité (et aussi dans l'âme, mais on verra ça plus tard). Et pourquoi donc ? Parce que cet ordre doit d'abord refléter l'harmonie fondamentale de l'univers, du cosmos.

Maintenant, quand on parle d'instaurer un ordre basé sur l'égalité, il faut se poser la question : est-ce qu'on parle d'égalité géométrique (justice distributive) ou d'égalité arithmétique (justice commutative) ? L'égalité géométrique, c'est une égalité de rapport (genre  $a/b = c/d$ ), différente de l'égalité numérique simple (comme  $a = b$ ).

Selon Platon, c'est évidemment l'égalité géométrique qui guide l'ordre hiérarchique dans le cosmos. On peut le voir dans ce passage célèbre des Lois où Platon critique l'égalitarisme démocratique qui donne la même part de biens à tout le monde. Il préfère plutôt la justice qui distribue à chacun selon ses mérites.

En résumé, pour Platon, la justice consiste à mettre en place un ordre qui suit l'harmonie du cosmos. Quand on parle d'égalité, c'est l'égalité géométrique qui prévaut, où chacun reçoit selon ses mérites, plutôt que l'égalité numérique qui donne la même chose à tout le monde.

« Il y a, en effet, deux sortes d'égalité, qui portent le même nom, alors qu'en fait, elles sont, par bien des aspects, pour ainsi dire opposées. L'une (...) est égale selon la mesure, le poids et le nombre (...). Mais l'égalité la plus vraie et la plus excellente (...), au plus grand elle attribue davantage, au plus petit, bien moins, donnant à chacun son dû au vu de sa nature, c'est-à-dire, bien évidemment, de plus grands honneurs à ceux que leurs vertus rend les plus méritants, là où ceux qui, sous le rapport de l'éducation et de la vertu, présentent le profil inverse, se voient dispenser la part qui leur revient proportionnellement. »<sup>61</sup>

## - **Le philosophe roi**

---

<sup>60</sup> Platon, Gorgias, 508a

<sup>61</sup> Platon, *Les Lois*, 757b

Selon Platon, si tu veux vraiment être bon en politique, il faut être fort en géométrie et même plus, en philosophie. En gros, pour être un pro dans l'art politique, il faut être un expert dans ces matières.

« Si l'on arrive pas ou bien à ce que les philosophes règnent dans les cités, ou bien à ce que ceux qui à présent sont nommés rois et hommes puissants philosophent de manière authentique et satisfaisante, et que coïncident l'un avec l'autre pouvoir politique et philosophie ; et à ce que les nombreuses natures de ceux qui à présent se dirigent séparément vers l'une ou l'autre carrière en soient empêchées par la contrainte, il n'y aura pas, mon ami Glaucon, de cesse aux maux des cités, ni non plus, il me semble, du genre humain. »<sup>62</sup>

Platon nous dit que pour que le gouvernement de la cité soit au sommet, il faudrait idéalement que les philosophes soient aux commandes. Mais, il reconnaît aussi que d'autres tâches doivent être accomplies par différentes personnes, chacune faisant ce qu'elle fait de mieux. Les artisans, les laboureurs et les commerçants s'occupent des besoins matériels, tandis que les gardiens défendent la cité et les gouvernants prennent les décisions importantes. Tout le monde joue son rôle, et c'est comme une équipe qui fonctionne bien.

Maintenant, Platon nous parle de justice. Il dit que dans la cité et dans l'âme, la justice, c'est un équilibre entre les différentes parties. Imaginez que l'âme a trois parties, comme la cité a trois classes sociales. Il y a la raison (c'est comme le chef d'équipe), le cœur (qui est courageux et énergique), et les désirs (qui veulent des trucs). Chaque partie a sa propre vertu : sagesse pour la raison, courage pour le cœur, et tempérance pour les désirs. En plus de cela, il y a la justice, qui est un peu comme l'équilibre de l'équipe. C'est juste que chacun reste à sa place, dans le respect des hiérarchies. Dans l'âme, c'est le bon équilibre entre raison, cœur et désirs. Si les désirs prennent trop de pouvoir, c'est comme une révolte dans l'équipe, et ça crée des problèmes, tant dans la cité que dans l'âme.

### ■ Le gouvernement de soi

La vie bonne s'oppose à ce que soutiennent ceux qui cèdent à leurs désirs les plus déréglés. « Socrate : Alors explique-moi : tu dis que, si l'on veut vivre tel qu'on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous

---

<sup>62</sup>Platon, *La République*, 473d

les moyens. Est-ce bien en cela que la vertu consiste ? Calliclès : Oui, je l'affirme, c'est bien la vertu !

Socrate : il est donc inexact de dire que les hommes qui n'ont besoin de rien sont heureux ?

Calliclès : Oui, parce que, si c'était le cas, les pierres et même les cadavres seraient tout à fait heureux ! »<sup>63</sup>

Certes, Socrate, dans sa quête pour persuader Calliclès, tente en vain de démontrer que la vie débridée est inférieure à une vie modérée. Il illustre cette idée en comparant la vie d'un individu sans retenue à celle d'une personne transportant des biens précieux (comme du lait, du miel et du vin) dans des récipients percés. La métaphore est explicite : vivre selon ses désirs conduit à une insatisfaction constante et à des efforts ininterrompus pour satisfaire des désirs insatiables, tout comme il est impossible de remplir un récipient percé.

Selon Socrate, une vie épanouissante ne peut être intempérante. Elle coïncide plutôt avec une existence équilibrée où les désirs sont gouvernés par la raison. Les principes fondamentaux du véritable art politique et de l'auto gouvernance, à savoir la justice et la tempérance, semblent être inaudibles dans l'espace public de la cité. Ils ne trouvent aucun soutien, même avec des sanctions contre les comportements déréglés, dans ce monde terrestre. Ces principes semblent appartenir à un autre monde, un monde où les justes sont récompensés et les méchants châtiés, un monde parfait généralement situé dans l'au-delà, directement sous la juridiction des dieux. Selon Platon, c'est en imitant ce monde idéal que résiderait la seule perspective de sagesse pour les habitants d'un monde imparfait tel que le nôtre.

---

<sup>63</sup> Platon, Gorgias, 492d-e

## **Sixièmement** : L'école réaliste aristotélicienne avec Aristote.

### ▪ **La vie d'Aristote**

Aristote est né à Stagire en Macédoine, près de l'actuel mont Athos. Nous ne trouvons pas d'informations directes sur sa vie dans ses écrits ; ce que nous savons provient d'autres sources. Son père, Nicomaque, était médecin du roi Amyntas III, le père de Philippe II. Cette relation explique l'intérêt continu du philosophe pour la biologie. Vers l'an 366 avant J.-C., il part pour Athènes, rejoint l'Académie et devient rapidement l'un des disciples les plus brillants de Platon, qui le surnomme "le Liseur". En 347 avant J.-C., après la mort de Platon, Aristote rompt avec l'Académie, critiquant ouvertement son maître. La même année, il devient conseiller du tyran Hermias d'Atarnée et épouse sa nièce, Pythias. Il ouvre une école et entreprend de nombreuses recherches en biologie.

Après la mort d'Alexandre, Aristote se retrouve sous le soupçon de sympathies envers les Macédoniens et est menacé d'un procès pour impiété. Plutôt que de risquer le même sort que Socrate, il choisit de quitter Athènes. Il explique qu'il ne souhaite pas donner aux Athéniens l'opportunité "de commettre un nouveau crime contre la philosophie". En se réfugiant à Chalcis, sur l'île d'Eubée, d'où est originaire sa mère, il y décède l'année suivante à l'âge de soixante-trois ans.

### ▪ **Le réalisme d'Aristote**

En rompant avec le platonisme de l'Académie, Aristote s'engage dans une exploration philosophique riche et complexe, marquée par des différences profondes avec les idées de Platon. Une des implications majeures de ce changement est la manière dont Aristote aborde le monde sensible. Contrairement à Platon, qui tendait à rejeter le monde sensible comme étant illusoire, Aristote le considère comme un élément essentiel de la connaissance scientifique. Pour lui, le monde sensible est le point de départ de toute recherche scientifique, et la sensation est une étape cruciale dans le processus de connaissance.

Cette perspective d'Aristote marque un changement fondamental dans l'épistémologie, la théorie de la connaissance. Alors que Platon établissait une séparation nette entre la science, basée sur la contemplation des Formes, et la sensation, Aristote voit une continuité

entre les deux. Il reconnaît l'importance de l'observation empirique et de l'expérience sensorielle dans l'acquisition de connaissances. Cette approche plus empirique a des répercussions significatives sur la méthode scientifique et la façon dont la connaissance est générée et validée.

En outre, cette divergence entre Aristote et Platon reflète également des différences dans leur approche philosophique globale. Platon, en substituant le monde imparfait que nous percevons par un monde idéal et parfait des Formes, établit un modèle auquel le philosophe doit aspirer. En revanche, Aristote reconnaît et accepte l'imperfection du monde sensible. Il cherche à comprendre ce monde tel qu'il est, avec toutes ses particularités et ses imperfections. Cette approche plus réaliste et pragmatique se reflète dans sa conception de la sagesse.

Pour Platon, la sagesse résulte d'une connaissance achevée des Formes et du Bien en soi. En revanche, pour Aristote, la sagesse est associée à la prudence, la capacité à agir de manière juste et appropriée dans des situations concrètes. Il valorise la vertu pratique, ancrée dans la réalité et l'expérience humaine, plutôt que la recherche d'une vérité abstraite et universelle.

En ce qui concerne la logique et la physique, les contributions d'Aristote ont été inestimables. Sa logique, développée dans ses "Organon", est un outil fondamental pour la pensée rationnelle et la démonstration rigoureuse. Quant à sa physique, bien que certaines de ses idées aient été remises en question au fil du temps, son approche méthodique et ses concepts ont été influents pendant des siècles.

Enfin, il est important de noter qu'Aristote ne se présente pas comme un philosophe systématique. Contrairement à Platon, dont les dialogues présentent souvent une vision cohérente et unifiée de la réalité, les écrits d'Aristote couvrent une variété de sujets et ne suivent pas nécessairement une structure rigide. Cela reflète peut-être sa reconnaissance de la complexité du monde et sa volonté de penser de manière flexible et pragmatique.

En somme, le rejet par Aristote du platonisme de l'Académie a ouvert de nouvelles voies dans la pensée occidentale, marquées par une approche plus empirique, réaliste et pratique de la connaissance et de la sagesse. Ses idées ont eu un impact profond et durable sur la philosophie, la science et la pensée intellectuelle en général.

## ▪ **Méthodologie**

Les Catégories exposent les éléments et les modes d'attribution, c'est-à-dire les catégories ; le Traité sur l'interprétation traite des jugements, du discours attributif, mettant en lumière les données qui composent le carré logique et la logique modale ; les Topiques organisent les fondements de la dialectique, et leur appendice, les Réfutations sophistiques, expose divers arguments captieux ; les Premiers analytiques établissent les syllogismes valides, tandis que les Seconds analytiques spécifient, parmi les formes de syllogismes, la démonstration (scientifique). La distinction entre dialectique et démonstration se réalise au moins sur un point crucial : la nature des prémisses, les premières relevant de l'opinion et les secondes de la science, évaluées selon un critère de vérité. Cette restriction fait que, selon Aristote, la science démonstrative n'est en fin de compte qu'une reconstruction d'un savoir déjà établi, suivant un ordre qui atteste sa vérité et permet une formulation didactique.

Étant une technique de preuve et d'enseignement, la démonstration suppose une démarche préalable et plus fondamentale, une recherche des principes qui puisse établir cette vérité. Le statut exact de cette recherche des principes n'est pas explicité par Aristote, qui n'a rédigé aucun ouvrage à ce sujet. Cependant, plusieurs parties de son œuvre révèlent les secrets de cette recherche. C'est pourquoi j'intégrerai cette quête dans l'analyse de sa méthode, bien qu'elle ne soit pas condensée dans un ouvrage spécifique.

Si la démonstration apparaît en fin de compte comme une sorte d'art, on peut également inclure dans cette catégorie la rhétorique, étudiée dans La Rhétorique. Cette dernière, faisant partie de la dialectique, est considérée comme un art du discours relevant des modes de la persuasion. Le lien de la méthode à une forme d'art (*technè*) a conduit, à partir du 6<sup>e</sup> siècle de notre ère, à l'emploi du terme "Organon" pour désigner la méthode, la considérant comme un "instrument" du savoir. Cependant, cette position, devenue traditionnelle, semble abusive, car rien dans l'œuvre d'Aristote ne justifie de considérer la méthode comme relevant du genre de la "production", étant donné que la production elle-même suppose une méthode.

Tout comme chez Parménide, le "chemin" (*hodos*) en tant que schème du mythe était originel et préalable à tout savoir et à tout non-savoir, de même chez Aristote, la méthode (*met-hodos*), désormais démythifiée, est originelle et ne relève d'aucun type de savoir ou de technique : elle constitue à la fois la condition et la manière de les instituer et de les déployer.

## ▪ Division de la philosophie

L'œuvre d'Aristote est un système organisé et voulu. Avant d'explorer ses principales parties, il est important de comprendre les perspectives qu'Aristote lui-même a clarifiées à plusieurs reprises, notamment dans les *Topiques*, un traité de l'*Organon*, ainsi que dans la *Métaphysique* et la *Physique*. Selon lui, les sciences se divisent en trois catégories :

- Les sciences poétiques, qui créent des œuvres extérieures au sujet connaissant, comme l'art, l'artisanat ou la technique.
- Les sciences pratiques, qui dirigent l'action du sujet, comme la morale et la politique.
- Les sciences théoriques, qui cherchent la connaissance pure et la vérité.

Les sciences théoriques, à leur tour, se subdivisent selon la nature de leur objet :

- Les mathématiques étudient le nombre, la figure et le mouvement en tant qu'abstractions.
- La physique est la science des mêmes notions, mais appliquées aux objets en mouvement, cherchant leur principe interne.
- La théologie (ou philosophie première, ou métaphysique) a pour objet l'Être en tant qu'être, séparé et immobile.

Avant d'entamer l'étude d'une science, il est nécessaire de posséder une méthode rigoureuse de pensée, un outil appelé logique, qui englobe également la rhétorique et la poétique, sciences de l'éloquence et des arts. Idéalement, un étudiant complet du Lycée devrait débiter par la logique avant de passer aux mathématiques, à la physique, et enfin à la métaphysique. Cependant, la logique n'était pas enseignée intégralement à tous les étudiants, et les mathématiques étaient moins prioritaires à l'École péripatéticienne par rapport à l'Académie rivale.

En complément de la logique, on enseignait la dialectique, un art de raisonner à partir de prémisses probables plutôt que certaines. Aristote la considérait comme une gymnastique intellectuelle et un moyen efficace de confronter l'ignorant à son ignorance. La dialectique avait également d'autres usages, dont la révélation des contradictions latentes dans les propositions multiples, le passage des choses aux concepts et aux Idées (dialectique

ascendante), et la description du réel par la méthode de la division chez Platon dans ses œuvres de vieillesse, ainsi que le discours sur le probable chez Aristote.

### ▪ **La logique**

La logique d'Aristote est principalement exposée dans un ensemble de six traités connus sous le nom d'Organon. Ce nom, qui signifie "instrument", n'est pas d'Aristote lui-même, mais il reflète bien l'importance de la logique comme outil pour la pensée et la science.

### **Les concepts centraux**

Deux concepts centraux de la logique d'Aristote sont :

- **Le syllogisme**, selon Aristote, est un type d'argument déductif composé de trois propositions : deux prémisses et une conclusion. Il suit des règles logiques strictes, déduisant la conclusion des prémisses. Aristote le décrit comme un raisonnement contraignant dans lequel admettre la vérité des prémisses oblige logiquement à accepter la vérité de la conclusion.

Par exemple, si l'on accepte que tous les hommes sont mortels et que Socrate est un homme, on est contraint, par la force de la raison, à accepter que Socrate est mortel. La logique d'Aristote se concentre sur les classes, interprétant en extension le rapport entre deux concepts dans un jugement. Dire que tous les hommes sont mortels signifie attribuer la mortalité à la classe des hommes.

Dans un syllogisme, comme celui que nous avons examiné, les termes peuvent être classés en fonction de leur extension : "Socrate" est le petit terme (P), "homme" est le moyen terme (M), et "mortel" est le grand terme (G). Une règle universelle énoncée est que si "tout M est G" et "tout P est M", alors "tout P est G".

Les formes du syllogisme varient en fonction de la place du moyen terme. Les différentes figures ont des caractéristiques spécifiques. La première figure énonce une condition suffisante et est toujours universelle et affirmative. La deuxième figure conduit souvent à des sophismes où une des prémisses et la conclusion sont négatives. La troisième figure conclut du réel au possible, montrant que les prédicats sont compatibles. Les catégories : dix classes principales du réel, telles que la substance, la

quantité, la qualité, etc. Elles permettent de classer et d'organiser les concepts et les propositions.

- **Les catégories :** Il existe dix catégories fondamentales du réel, comprenant la substance, la quantité, la qualité, etc. Ces catégories facilitent la classification et l'organisation des concepts et des propositions. Elles englobent les différentes classes d'attributs que l'on peut affirmer à propos d'un objet, et le traité est structuré autour des divers genres de l'Être.

#### **Les dix catégories d'Aristote**

- 1. question :** qu'est-ce que ? L'Être (ou substance) : Socrate ;
- 2. question :** de quelle nature ? La Qualité : philosophe ;
- 3. question :** combien ? La Quantité : un mètre soixante-six, soixante-quinze kilos ;
- 4. question :** par rapport à quoi ? La Relation : ami de Platon ;
- 5. question :** où ? Le Lieu : sur l'Agora (la place) ;
- 6. question :** quand ? Le Temps : à midi ;
- 7. question :** dans quelle position ? Situation : debout ;
- 8. question :** qu'a-t-il ? Possession : habillé simplement ;
- 9. question :** que fait-il ? Action : parlant ;
- 10. question :** que reçoit-il ? Passion : accablé de sarcasme

#### ▪ **La métaphysique ou Philosophie première**

La "philosophie première" regroupe plusieurs cours d'Aristote compilés dans un seul ouvrage, traditionnellement intitulé Métaphysique. Cette appellation trouve son origine dans le placement, attribué à Andronicos, du texte après (meta) les écrits sur la physique (ta physika), la physique devenant ainsi "la philosophie seconde". Au fil du temps, ce titre s'est imposé pour signifier ce qui transcende ou va au-delà de la physique, ce qui est cohérent avec l'analyse d'Aristote sur la physique, conduisant à la fondation de l'existence d'entités suprasensibles (comme Dieu) ou extrasensibles (comme l'intellect). La Métaphysique se compose de 14 livres, comprenant le fragment plus ancien d'Aristote appelé "petit alpha" et le livre Kappa, considéré comme probablement apocryphe. En tenant compte du livre Delta comme étant une étude sur les divers sens des termes liés aux questions métaphysiques

(semblable à un "glossaire" étendu de nos jours), le corps principal du traité se compose de 11 livres.

### ▪ **La physique**

La physique d'Aristote (c'est-à-dire sa philosophie de la nature) succède à la Logique ; il y affirme que posséder la science, c'est connaître la cause. Après avoir posé les quatre causalités, il introduit des analyses métaphysiques : l'existence du mouvement suppose et implique l'existence d'un « moteur immobile » : Dieu.

#### - *La matière*

La physique a pour objet d'étudier la forme organisant la matière.

Les trois principes de la nature :

- ✓ **la matière** : c'est ce qui change, puissance pouvant revêtir des formes diverses ; la matière est une pure potentialité que la forme actualise ;
- ✓ **la forme** : c'est à la matière ce que le marbre est la statue ; principe métaphysique d'organisation de la matière, la forme est ce qui est intelligible dans l'objet, elle n'est pas soumise au devenir ;
- ✓ **la privation** : c'est une négation déterminée : le repos est « privation » de mouvement.

Aristote étudie ensuite les problèmes du mouvement, du changement et de l'évolution, ainsi que des notions liées au mouvement : l'infini « en puissance et non pas en acte », le lieu, le vide, le temps.

### ▪ **L'éthique**

Malgré l'absence de dédicace explicite, le plus important des livres de morale d'Aristote est destiné à son fils, Nicomaque. Ce traité de discipline pratique, axé sur l'action, s'adresse

exclusivement à l'homme libre et réfléchi, excluant les enfants et les esclaves. Son sujet principal est le bonheur, considéré comme la contemplation et l'acte de ce qu'il y a de plus divin en nous. Cette perspective, qui recherche le bonheur parfait en mettant l'accent sur la vertu, est qualifiée d'eudémoniste.

- *Une doctrine de la vertu*

La politique inclut l'éthique en établissant que le bien de l'individu est subordonné au Souverain Bien de la cité. L'homme, en tant qu'« animal politique », trouve son bien dans le bonheur : « Le bien propre à l'homme est l'activité de l'âme en conformité avec la vertu, et, si les vertus sont nombreuses, selon celle qui est la meilleure et la plus accomplie », à savoir la contemplation (I, 7). La sagesse et l'intelligence sont des vertus intellectuelles, tandis que la modération est une vertu morale, résultant de l'habitude. Fruit d'un choix volontaire, Aristote définit les vertus morales dites « particulières » : le courage, l'ambition, la modération...

Quant aux vertus intellectuelles (ou « dianoétiques »), leur objectif est d'atteindre la vérité en combinant désir et intellect. La partie rationnelle de l'âme se divise en deux parties : la partie « scientifique », qui se concentre sur la connaissance du nécessaire, et la faculté « d'opiner » qui se concentre sur le contingent. Aristote énumère cinq dispositions intellectuelles pouvant devenir des vertus :

- ✓ l'art (dans le sens de « technique », relevant de la faculté d'opiner) ;
- ✓ la science, qui est la vertu de démontrer la vérité, relevant de la partie scientifique ;
- ✓ la prudence, qui porte sur la détermination des fins (relevant de la faculté d'opiner) ; elle enveloppe « science » et « sagesse » dans la mesure où la sagesse est fondée sur le savoir ;
- ✓ la sagesse, qui enveloppe raison intuitive et science (relevant de la partie scientifique) ;
- ✓ la raison intuitive, qui est l'intuition des principes ; elle appartient au nous.

Tout est interconnecté ! Nul ne souhaiterait vivre sans de véritables amis, et ces liens atteignent un niveau d'excellence, voire de perfection, lorsqu'ils reposent sur une égalité de valeur. Le véritable bonheur réside dans la pratique de la vertu, indépendamment de la présence de biens corporels (santé, force) ou de biens extérieurs (richesse, réputation, pouvoir). Le bonheur est également influencé par la « bonne fortune ».

- **La politique**

- *La vertu du citoyen*

Le divin qui est en nous nous invite à le contempler, mais cette merveille est une exception réservée aux meilleurs. Aristote revient alors au politique, parce qu'il faut de bonnes lois pour développer le désir de la vertu. Il s'agit ici de l'art du savoir-faire, la science de la cité composée d'individus dont chacun est un « animal social » vivant en communauté, mais aussi la science de l'État, forme sublimée de la société.

- *La politique au service de la justice*

Aristote démontre que les thèses défendues par Platon dans la *République* ainsi que dans les *Lois* sont la cause de la perte de la cité par excès d'unité :

- ✓ privée de diversité, la cité rétrograde à l'état de famille puis à l'état d'individu isolé ;
- ✓ la mise en commun des femmes et des enfants fait qu'on ne prend soin de personne ;
- ✓ les biens en commun provoquent troubles et revendications.

Le philosophe se penche alors sur la condition du citoyen, défini comme celui ayant le pouvoir de participer aux décisions délibératives ou judiciaires. Les artisans sont exclus de cette catégorie sous prétexte qu'il est nécessaire d'être libéré des tâches laborieuses pour assumer pleinement la responsabilité de citoyen. Il souligne également l'indispensabilité d'une constitution pour la mise en place d'un gouvernement, soulignant que les deux devraient œuvrer pour le bien commun plutôt que les intérêts des dirigeants.

En accord avec la théorie du juste milieu, Aristote favorise un gouvernement composé de classes moyennes. Il ana L'école épicurienne avec Épicure analyse ensuite les trois composantes de la Constitution : la partie délibérative, considérée comme souveraine ; la

magistrature, équivalente au pouvoir exécutif et administratif contemporain ; et le pouvoir judiciaire. Il examine à chaque fois l'étendue des compétences et le système de désignation.

Aristote considère la démocratie comme un régime fondé sur la liberté, l'égalité et la majorité, attribuant la souveraineté aux personnes modestes. Pour préserver ce système, il recommande la redistribution des richesses et la lutte contre toute forme de démagogie. Selon lui, l'éducation constitue le meilleur moyen de garantir la cité idéale en formant des citoyens capables de mener une vie de loisir, car une vie laborieuse est méprisante. Ainsi, le philosophe se positionne avant tout comme un pédagogue, rejoignant en cela les idées de Platon.

## **Huitièmement** : L'école épicurienne avec Épicure (341-270 av. J.-C.).

### ▪ L'épicurisme

L'épicurisme est apparu à la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ à Athènes. Épicure et ses disciples se réunissaient régulièrement dans un jardin qu'il avait acheté, situé au nord-ouest d'Athènes, devenu dès 306 avant Jésus-Christ un lieu d'enseignement pour cette philosophie, ce qui lui valut rapidement le surnom de "philosophie du Jardin".

Né à Athènes en 341 av. J.-C., Épicure a attendu le déclin du parti macédonien dans sa ville natale, survenu en 307 av. J.-C. avec l'arrivée de Demetrios Poliorcète, considéré comme le "libérateur de la Grèce". En 306 av. J.-C., Épicure a acheté son célèbre Jardin pour 80 mines d'argent, où il a établi son école. Il est décédé en 270 av. J.-C., honoré par ses disciples qui ont perpétué le Jardin et fondé des centres épicuriens en Ionie, en Égypte et ailleurs. Parmi ses disciples, on trouve Métrodore, Hermarque qui lui a succédé à la tête du Jardin, Polyaios à la fin du III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Apollodore, Phèdre, Zénon de Sidon, Philodème de Gadara au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., et le poète latin Lucrèce (98-55 av. J.-C.), auteur du *De rerum natura* (De la nature des choses), célèbre poème philosophico-scientifique.

Quelques textes d'Épicure ont survécu, notamment trois lettres (à Hérodote, sur la nature ; à Pythoclès, sur les météores ; à Ménécée, sur la morale), ainsi que quarante principes fondamentaux auxquels s'ajoutent 81 autres découverts à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les traités de Philodème, tels que *Sur les signes*, *Sur la rhétorique*, *De la musique*, *Sur la colère*, sont également connus, tout comme le testament d'Épicure transmis par Diogène Laërce.

Comme le stoïcisme, l'épicurisme a eu une influence diffuse sur l'enseignement des moralistes populaires à travers les âges, de la Renaissance à l'époque contemporaine, prônant une morale du plaisir. Il est aussi à souligner qu'Épicure, en plus d'être moraliste, était un physicien qui a rénové la théorie atomique des Présocratiques, ce qui en fait un précurseur de la science moderne en philosophie.

## ▪ La physique d'Épicure

### ✓ *La nature et le bonheur*

Atteindre un état de bonheur constant et parfait nécessite une compréhension approfondie du fonctionnement de la nature (physis en grec). En effet, une connaissance véritable de la composition du monde permet de prendre des décisions éclairées dans toutes les situations, ce qui conduit à une expérience maximale du plaisir dans la vie. En interprétant correctement la réalité, sans erreur, le disciple d'Épicure fait les bons choix et peut ainsi savourer pleinement son existence. Quelles sont les révélations apportées par l'étude de la nature, c'est-à-dire la physique ?

### *Tout se transforme sans fin*

Selon Épicure, comme le soutenait déjà Démocrite, rien ne surgit de néant dans l'univers et rien ne se dissipe dans le néant. Si quelque chose pouvait naître de rien, cela ouvrirait la porte à l'idée que tout pourrait naître de n'importe quoi, à tout moment et en tout lieu... La compréhension de la physique nous montre que dans notre réalité, rien ne s'évapore définitivement ; tout se transforme incessamment. C'est pourquoi Épicure peut écrire à Hérodote :

« Le tout a toujours été tel qu'il est maintenant et sera toujours tel. Car il n'est rien en quoi il puisse se changer ; et, en dehors du tout, il n'est rien qui, étant entré en lui, ferait ce changement »<sup>64</sup> .

Contrairement à de nombreux philosophes antérieurs et contemporains tels que Parménide, Platon, Aristote ou les stoïciens, Épicure soutient l'idée de l'existence d'une multitude infinie de mondes dans l'univers, chacun ayant des formes distinctes, naissant et

---

<sup>64</sup> Épicure, Lettre à Hérodote, § 39

disparaissant. Il rejette l'idée d'une providence ou d'un Dieu orchestrant le fonctionnement et l'ordre de l'univers.

### *Les atomes*

L'univers est formé d'atomes et de vide. Ces atomes, éléments constitutifs fondamentaux, sont éternels et non créés. Ils sont indivisibles et éternels, et leur nom, "atoma", signifie littéralement "ce qui est insécable" en grec. Bien qu'ils ne soient pas composés de parties plus simples, les atomes constituent la majeure partie de la matière dans l'univers. Ils ont diverses formes, tailles et poids, mais ils demeurent invisibles à l'œil nu. Si l'univers était constitué uniquement d'atomes, il serait totalement rempli, formant une masse compacte où aucun mouvement ne serait possible. Cependant, comme nous pouvons l'observer, le mouvement existe bel et bien. Pour expliquer ce phénomène, un autre principe essentiel est nécessaire : le vide. « Ainsi donc il existe un espace intangible et immatériel, le vide. Sans lui, les objets ne pourraient aucunement se mouvoir ; car l'office propre de la matière, qui est de faire obstacle et d'offrir de la résistance, se rencontrerait partout et toujours ; rien ne pourrait donc se mettre en marche, puisqu'aucun objet ne prendrait l'initiative individuelle du déplacement »<sup>65</sup>.

#### ✓ *Atomes crochus et hasard des rencontres*

Le vide est aussi éternel que les atomes, et son étendue est infinie. Dans cette étendue sans fin, les particules indivisibles, en raison de leur poids, chutent inéluctablement. Si les atomes chutent, ils devraient le faire en ligne droite dans le vide, chacun suivant sa propre trajectoire, sans jamais entrer en collision avec leur voisin. Cependant, ce n'est pas le cas : dans de telles circonstances, aucune combinaison atomique ne pourrait se former, aucun corps composé ne pourrait se constituer. D'après Lucrèce, Épicure aurait expliqué comment les atomes se rassemblent pour former des corps en proposant ceci : pendant leur chute, certains atomes peuvent dévier légèrement de leur trajectoire sans raison apparente. Ces déviations entraînent des collisions entre les atomes, et même une seule déviation peut provoquer une série de collisions en chaîne, comme un effet domino. Cela permet aux corps de se lier les uns aux autres et de former des structures complexes par accumulation. Lucrèce nomme cette déviation de trajectoire "clinamen" ou "déclinaison". Il s'agit de cet élément de pur hasard qui

---

<sup>65</sup> Lucrèce, De la Nature des choses, Chant I, v. 335 et sq.

explique la formation du monde, un monde où la contingence prédomine : il n'y a pas de destin, pas d'ordre rigide, mais plutôt une liberté en action dans l'univers.

### ✓ *Des atomes en liberté*

#### **Une poétique des minuscules**

Ce monde est peuplé de divers "corps" - solides, liquides ou gazeux - qui sont tous formés par des atomes. Les différentes formes et mouvements de ces atomes expliquent les caractéristiques des corps qu'ils composent : par exemple, un corps peut avoir un goût salé parce qu'il est composé d'atomes pointus et piquants, tandis qu'un autre peut brûler comme une flamme parce que ses atomes sont très agités, etc. Bien que ces explications de l'épicurisme puissent sembler humoristiques, elles révèlent une dimension poétique tout à fait originale dans la philosophie antique, rappelant les idées de certains présocratiques. Le texte de Lucrèce, sous forme d'un long poème divisé en chants, illustre parfaitement cette approche. Cependant, malgré son caractère poétique, l'épicurisme est une démarche philosophique sérieuse, car elle place la recherche des causes et l'explication rationnelle des phénomènes naturels comme préalable indispensable à l'élaboration d'un mode de vie exempt de superstition et de peur.

#### **Tout est atome, même l'âme, même les pensées**

Parmi les corps composés, certains sont inertes tandis que d'autres sont vivants. Qu'est-ce qui les fait vivre, les anime ? Selon Épicure, c'est un principe simple et essentiel : l'anima, ou l'âme. Parmi les êtres vivants, ceux qui pensent possèdent en outre un animus, ou un intellect, qui travaille en tandem avec l'âme. Bien que cela puisse sembler étonnant, ces deux éléments sont matériels, ce qui contraste notamment avec la conception stoïcienne selon laquelle l'âme est incorporelle. Cependant, cette idée s'inscrit dans la logique de l'atomisme épicurien : puisque l'anima et l'animus agissent sur le corps, ils doivent être de même nature que lui. Ainsi, l'âme et la pensée sont elles aussi constituées d'atomes, bien qu'ils diffèrent de ceux qui composent les corps, mais elles demeurent matérielles.

#### **Percevoir, c'est incorporer**

Si la sensation est considérée comme le critère le plus fiable pour identifier la vérité, il reste à expliquer le fonctionnement de nos sens. Chaque fois que nous ressentons quelque chose, cela correspond à l'incorporation d'atomes venant de l'extérieur : chaque objet émet, à sa surface, une multitude de "simulacres", des minces enveloppes qui se détachent et sont expulsées à grande vitesse dans l'espace environnant. Lorsque nous sommes à proximité, ces simulacres pénètrent en nous et nous permettent de reconnaître les objets dont ils sont la copie. En fait, dans le processus de perception, ce sont les objets qui viennent à nous à travers leurs simulacres, et non l'inverse. On pourrait penser qu'à force de perdre des simulacres, un objet finirait par disparaître, mais ce n'est pas le cas : de la même manière que nous sommes pénétrés par des simulacres qui augmentent notre masse atomique, les objets qui émettent des simulacres les remplacent par d'autres, expulsés dans l'espace autour d'eux, qui s'agrègent à leur tour, et ainsi de suite... Après avoir entendu cette extraordinaire théorie épicurienne de la perception, notre façon de regarder les choses ne sera plus jamais la même !

### **L'éthique épicurienne**

De nombreux auteurs (dont Cicéron) ont fait allusion à la morale d'Épicure comme à la morale du plaisir sensible raffiné : le terme « épicurien » a même pris cette signification dans la langue courante.

En fait, cette interprétation est inexacte et l'on doit définir la morale épicurienne comme une recherche de la sérénité.

Dans la Lettre à Ménécée, Épicure expose sa doctrine éthique. Il affirme que le sage recherche l'ataraxie, c'est-à-dire l'absence de trouble, source de plaisir. Ainsi, la morale épicurienne est une morale du plaisir, mais pas au sens des "débauchés et des jouisseurs", qui ne fait que provoquer de l'agitation. Il ne s'agit pas non plus d'un plaisir intellectuel, mais plutôt du plaisir physique obtenu par la disparition de la douleur. Par exemple, lorsque nous avons faim, nous souffrons ; en mangeant, nous éliminons cette douleur et atteignons à un plaisir serein, une sorte de tranquillité intérieure. Cette doctrine hédoniste, basée sur le mot grec "ēdone" signifiant plaisir, doit être distinguée de celle des Cyrénaïques, qui recherchent l'exaltation des sens plutôt que la suppression de la douleur conduisant à l'ataraxie.

Finalement, l'épicurisme rejoint le stoïcisme. Si nous pouvons supprimer la douleur de la faim ou de la soif en mangeant ou en buvant, comment pouvons-nous faire disparaître la

douleur dont la cause ne dépend pas de nous ? Si l'objet de notre amour nous échappe, comment pouvons-nous éliminer la douleur de l'amour ? Si nous sommes blessés, malades ou vieillissons, comment pouvons-nous atteindre l'ataraxie ? Face à ces questions, Épicure propose des recettes éthiques similaires à celles du Manuel d'Épictète. Le sage est celui qui sait évaluer ses désirs et ses plaisirs, distinguer les désirs naturels et nécessaires des autres, et ainsi devenir indépendant du monde extérieur. Avec peu de choses matérielles, comme un peu d'eau et un morceau de pain, il peut rivaliser de bonheur avec Zeus. Quant aux maux que le destin nous inflige, nous pouvons les atténuer en nous remémorant les joies passées, comme l'a fait Épicure, vieux et malade, écrivant à un disciple depuis son lit de mort.

«C'est à l'heureux et dernier jour de ma vie que je t'écris cette lettre. Mes intestins et ma vessie me causent une souffrance inexprimable [Epicure est mort de la maladie de la pierre]. Mais pour compenser toutes ces douleurs, je puise une grande joie cours »<sup>66</sup>.

### *Une médecine de l'âme*

Pour vivre pleinement, il est essentiel de respecter des principes et de maintenir un mode de vie sain, y compris une alimentation appropriée. Beaucoup de gens souffrent du fait de ne pas comprendre les fondements du bonheur, ce qui les affecte profondément. La philosophie offre un remède à cette souffrance. Épicure considère son éthique comme une forme de médecine pour l'âme, une thérapie qu'il est nécessaire d'adopter sans délai. « Quelqu'un, étant jeune, ne tarde à philosopher, ni vieux, ne se lasse de la philosophie. Car il n'est pour personne, ni trop tôt ni trop tard, pour assurer la santé de l'âme »<sup>67</sup>.

Un grand nombre d'individus consacrent leur temps à accumuler des connaissances superficielles, ou se perdent dans des activités dénuées d'intérêt. Contrairement à bon nombre de ses prédécesseurs, Épicure ne recommande pas à ses disciples de s'engager dans une quête de connaissances sans fin : la géométrie, l'arithmétique ou l'astronomie ne révèlent pas les secrets d'une vie heureuse, mais plutôt elles prolongent la distance qui nous sépare du moment où nous pourrions enfin nous consacrer à notre véritable bonheur.

---

<sup>66</sup> Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, tome II, trad. par R. Genaille, GF Flammarion, 1965, p. 222.

<sup>67</sup> Épicure, *Lettre à Ménécée*, §122

Quel est le bonheur que nous devons rechercher et comment pouvons-nous l'atteindre ? Dans sa Lettre à Ménécée, Épicure présente un quadruple remède, le *tétrapharmakon*, dont l'application permettra aux fidèles disciples et à tout individu qui le suit de parvenir à ce but ultime de la nature, à ce bien suprême qu'est le bonheur : il n'y a rien à craindre des dieux, la mort n'a aucune influence sur nous, nous pouvons endurer la douleur, et le bonheur est à portée de main. Analysons en détail cette approche.

✓ ***Renoncer aux angoisses sans fondement***

**Les dieux se moquent bien des hommes**

Selon les découvertes de la physique, les dieux n'ont aucun rôle dans notre monde. Mais que sait-on vraiment à leur sujet ? Tout comme tout ce qui compose l'univers, à l'exception du vide, les dieux sont faits d'atomes. Ils sont éternels, incorruptibles et jouissent d'un bonheur absolu, ce qui en fait un modèle très instructif pour notre propre bonheur : leur état correspond à une parfaite ataraxie.

Bien que la croyance en les dieux soit universelle, elle semble reposer sur le fait que les dieux sont perçus par tous les êtres humains : leur nature matérielle permet à leurs représentations de pénétrer à travers les pores de nos corps et de nous apparaître comme des réalités. Cependant, les humains ont une conception erronée des dieux, influencée par des idées fausses : les croyances populaires leur prêtent un pouvoir d'intervention dans la vie humaine qu'ils n'ont pas, ce qui alimente la religion et la superstition (notamment la peur d'un châtement dans l'au-delà). Ni bienveillants ni malveillants, les dieux ne sont pas responsables du bien ou du mal. Prier les dieux ne garantit en rien l'obtention de leurs faveurs, et une personne véritablement pieuse sait que la seule prière valable est celle qui vise à leur ressembler un jour et à atteindre leur bonheur.

**La mort n'est pas un mal**

Tout comme les fausses croyances concernant les dieux, la mort engendre une angoisse irrationnelle. À l'origine, cette peur provient de la crainte de souffrir lors du passage à la mort, mais le sage sait que la mort se résume simplement à la perte de sensibilité. Par conséquent, cette angoisse n'a aucune justification. De plus, bien que nous puissions être témoins de la mort d'autres individus, notre propre mort ne sera pas une expérience au sens strict du terme : « Ainsi, le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien par rapport à nous,

puisque, quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. »<sup>68</sup>

De même que l'on ne peut être témoin de sa propre mort, celle-ci marque la fin de toute expérience : il n'existe pas de vie après la mort où nous devrions rendre compte de nos erreurs, ni de punition pour nos actions ou nos faiblesses, et encore moins de réincarnation ou d'autres récits populaires auxquels certains adhèrent. Il est donc inutile de s'en inquiéter ou d'espérer une forme d'immortalité. La mort est inévitable et elle se résume simplement à la désagrégation des atomes qui composent l'âme et le corps, rien de plus ! Le sage est celui qui n'a pas peur ni des dieux ni de la mort, car il comprend leur véritable nature et considère que mourir n'est pas intrinsèquement mauvais. Se débarrasser de ces craintes est un pas vers le bonheur, mais il est également important de faire des distinctions nécessaires pour atteindre une sérénité totale.

*Le juste désir, condition du bonheur*

### **Fuir la douleur, rechercher le plaisir**

Le fait que les dieux ne veillent pas sur les mortels ne signifie pas que les hommes peuvent se livrer à toutes leurs fantaisies dans l'espoir de trouver un bonheur durable. Bien que la nature intrinsèque de l'humanité aspire à un tel bonheur, toutes les voies ne mènent pas à cet objectif. Il est évident que la nature nous pousse à éviter la douleur et à rechercher le plaisir.

« Tout être animé [dit Épicure], dès sa naissance, recherche le plaisir et s'y complaît comme dans le plus grand des biens ; il déteste la douleur, comme le plus grand des maux, et, dans la mesure de ses forces, il s'éloigne d'elle(...) Les enfants au berceau, les bêtes muettes elles-mêmes, nous font en quelque façon entendre qu'avec la nature pour maîtresse et pour guide il n'est aucune prospérité qui ne soit un plaisir, aucune adversité qui ne soit une douleur »<sup>69</sup>.

Ressentir du plaisir est considéré comme bénéfique, tandis que ressentir de la douleur est perçu comme néfaste. Par conséquent, le bonheur peut être défini comme l'atteinte du

---

<sup>68</sup> Épicure, *Lettre à Ménécée*, §125.

<sup>69</sup> Cicéron, *Des Fins*, I, X, 30

plaisir et l'élimination de la douleur. Néanmoins, Épicure nous met en garde : le plaisir ne peut être atteint en satisfaisant tous les désirs ; il est crucial de faire la distinction entre ceux qui conduisent réellement au plaisir et ceux qui nous en éloignent.

### **Les trois types de désirs**

Épicure a élaboré une classification des désirs en trois catégories, chacune associée à des règles de conduite spécifiques. Il distingue ainsi les désirs en fonction de leur nature et de leur nécessité :

1. Les désirs naturels et nécessaires, que l'on pourrait qualifier de "besoins vitaux", comprennent la faim, la soif, le besoin d'éviter la douleur, le désir sexuel, ainsi que le besoin de se protéger contre les températures extrêmes, nécessitant des vêtements et un abri. Règle à suivre : Il est important de satisfaire ces désirs naturels et nécessaires, car cela ne peut causer aucun tort.
2. Les désirs naturels mais non nécessaires sont à l'origine des désirs naturels qui se transforment en désirs superflus sous l'influence des coutumes sociales ou de l'excès. Par exemple, la faim peut conduire à des plaisirs culinaires et à la gourmandise, tandis que le désir naturel de confort physique peut se transformer en un goût immodéré pour le luxe. Épicure mentionne également la musique comme un plaisir naturel mais non nécessaire. Il s'oppose ainsi à l'image exagérée de l'épicurisme, souvent présenté comme une recherche effrénée du plaisir. Épicure prône plutôt la modération dans la satisfaction de ces besoins naturels, vivant lui-même de manière austère, se contentant d'un repas simple composé de pain, d'eau, de fromage et d'occasionnels verres de vin. Règle à suivre : Il est recommandé de satisfaire ces désirs naturels mais non nécessaires avec modération, bien qu'une certaine indulgence occasionnelle soit envisageable.
3. Enfin, les désirs non naturels et non nécessaires, tels que la recherche de célébrité, de richesse, de pouvoir et de l'amour exclusif, sont des inventions artificielles de l'esprit et sont impossibles à satisfaire. Épicure les qualifie également de "désirs vides", soulignant leur correspondance avec les fausses valeurs dénoncées par Socrate. Contrairement aux désirs naturels, ces désirs sont illimités et insatiables, ne connaissant pas de limite naturelle qui permettrait leur satisfaction complète.

*Règle à suivre* : Il faut fuir les désirs non naturels et non nécessaires.

On pourrait donc résumer la pensée d'Épicure en disant que le bonheur réside dans la satisfaction modérée de nos désirs naturels. Épicure privilégie les plaisirs qui sont simples et faciles à obtenir. Il nous invite à nous contenter de peu.

### **Seul le sage est heureux**

Comme le démontre la philosophie d'Épicure, le sage sait trouver le contentement dans la simplicité et cultive une autonomie réelle, puisque tout ce qui est essentiel au bonheur est à sa portée. De plus, sa sagesse est associée à la prudence : il est capable de prévoyance, comprenant que renoncer à des plaisirs mineurs peut conduire à des satisfactions plus significatives. Par sa prudence, le sage discerne ce qui est nécessaire à son bonheur. En outre, doté de prudence, il possède également les autres vertus : il fait preuve de tempérance en maîtrisant ses désirs, de courage en affrontant les défis de la vie sans craindre la douleur, et de justice en respectant les normes sociales. Toutes ces vertus servent un plaisir bien compris, caractérisé par l'absence de douleur corporelle (aponie) et de troubles de l'âme (ataraxie).

Récapitulons avec Épicure les maximes-remèdes du *tétrapharmakon* :

« Qui, alors, estimes-tu supérieur à celui qui a sur les dieux des opinions pieuses (I), qui, à l'égard de la mort, est constamment sans crainte (II), qui s'est rendu compte de la fin de la nature, saisissant d'une part que la limite des biens est facile à atteindre et à se procurer (III), d'autre part que celle des maux est ou brève dans le temps ou légère en intensité (IV) et qui se moque du destin (...), qui ne regarde le hasard, ni comme un dieu (...) ni comme une cause inefficace (...) ? »<sup>70</sup>.

Le sage est donc plus qu'un homme puisqu'il peut jouir ici-bas des mêmes biens que les dieux : il vit tel « un dieu parmi les hommes ». Méditer les paroles d'Épicure, les faire siennes au quotidien, c'est à coup sûr trouver le plus authentique des bonheurs.

Épicure a démontré de manière convaincante que le bonheur ne dépend que peu de nos possessions matérielles, mais plutôt de la manière dont nous contrôlons nos désirs. Les valeurs de simplicité, de modération et de respect des relations amicales, ainsi que les plaisirs

---

<sup>70</sup> Épicure, *Lettre à Ménécée*, §134

intellectuels, promues par Épicure, sont donc bien éloignées de l'image stéréotypée que ses contemporains et les générations futures ont souvent associée à sa philosophie. Les épicuriens ne sont pas des épicuriens dans le sens populaire du terme, mais plutôt des maîtres de sagesse dont de nombreux aspirants philosophes et individus en quête d'un bonheur authentique et durable peuvent s'inspirer

## **Septièmement : L'école stoïcienne avec Zénon (-336 à -264 av. J.-C.)**

### ▪ **Le stoïcisme**

Le terme "stoïcisme" prend son origine du mot grec "*stoa*", signifiant "*portique*", faisant référence à l'endroit où enseignait le fondateur initial de l'école, Zénon de Citium. Bien que Zénon ne soit pas le seul fondateur, car Cléanthe d'Assos (~312-232 av. J.-C.) et Chrisippe (~277-204 av. J.-C.) ont tous deux contribué à l'élaboration de la doctrine. Fusionnant diverses influences, le stoïcisme persiste pendant plus de cinq siècles, tout en conservant fondamentalement son éthique, puisant son inspiration dans le mode de vie de Socrate, caractérisé par l'indifférence aux circonstances matérielles et le courage face à la mort.

Cette école est un système dans lequel chaque élément est solidaire des autres et constitue un ensemble unifié. Les principes élémentaires du stoïcisme peuvent être ainsi résumés : la philosophie a comme visée essentielle la recherche de la vertu ; cette sagesse, cette vertu, n'est autre que l'action droite et raisonnable par excellence ; l'action n'est vertueuse que dans la mesure où elle est conforme à la nature ; cette conformité à la nature implique une soumission de la raison humaine à la raison universelle (logos) qui gouverne tout et unifie le monde. S'accorder avec la raison ou l'ordre divin de la nature revient alors, pour les stoïciens, à s'accorder avec soi-même.

### ▪ **La logique stoïcienne**

La logique stoïcienne est une théorie de la connaissance sensible doublée d'une théorie de discours. Pour Zénon comme pour Chrysippe, il n'y a de connaissance que sensible.

Chaque objet particulier laisse son empreinte dans notre âme, comme un cachet dans la cire ; il en résulte la représentation (*phantasia*) de l'objet, à laquelle l'âme peut donner ou ne pas donner son assentiment, à tort ou à raison. La représentation accompagnée d'un assentiment vrai devient alors la *représentation compréhensive* ou perception. Les Stoïciens n'ont pas fourni le critère de l'assentiment vrai qui transforme la *phantasia* en *katalepsis*, c'est-à-dire qu'ils ont escamoté le problème de la vérité sur lequel Platon et Aristote avaient tant réfléchi. Quant à la science, qui ne peut appartenir qu'au sage, elle est constituée par l'ensemble de nos perceptions qui se confirment mutuellement. Un modèle rapporté à Zénon illustre cette doctrine, il nous a été conservé par Cicéron :

«Montrant sa main ouverte, doigts étendus, il disait : "Voici la représentation» ; puis, après avoir plié légèrement les doigts : "Voici l'assentiment." Puis il fermait le poing et disait : "Voici la perception» ; enfin il serrait son poing droit fermé dans sa main gauche et disait : "Voici la science qui n'appartient qu'au sage."»<sup>71</sup>

A côté des choses sensibles et des représentations que nous en avons, il y a le discours sur ces choses, composé de jugements (*axiomata*) fait d'un sujet et d'un attribut (prédicat), tels que « Socrate se promène » ou «quelqu'un a été blessé ». Ces jugements ne portent que sur des sujets singuliers (Socrate, quelqu'un) et non sur des concepts, comme chez Platon ou chez Aristote ; ils énoncent simplement nos représentations ; lorsqu'on les combine, on obtient non pas des raisonnements déductifs comme le syllogisme, mais des jugements composés tels que «s'il fait clair, il fait jour ». Les Stoïciens décrivaient cinq espèces de jugements composés : hypothétique, conjonctif, disjonctif, causal et comparatif, dont voici des exemples construits avec les jugements simples «Socrate (il) se promène » et « Socrate est en bonne santé :

- hypothétique : « Si Socrate est en bonne santé, il se promène » ;
- conjonctif : «et Socrate est en bonne santé, et il se promène » ;
- disjonctif : « ou bien Socrate se promène, ou bien il ne se promène pas » ;

---

<sup>71</sup> Cicéron, *Premiers Académiques*, II, 144

- causal : « parce que Socrate est en bonne santé, il se promène » ;

- Comparatif : «Socrate est en bonne santé plus (ou moins) qu'en mauvaise santé ».

Cette description du discours est bien pauvre, en comparaison notamment de celle d'Aristote ; mais les Stoïciens n'avaient guère besoin d'une dialectique plus raffinée. Leur croyance fondamentale était, en effet, que tout le réel, sans aucune exception ni dans l'espace ni dans le temps, est nécessaire, rationnel, parfait à chaque instant (même si un instant semble contredire celui qui le précède). Toute perception est vraie en tant que telle, et la liaison qu'opère le jugement composé entre deux perceptions ne peut être elle-même que nécessaire.

La forme suprême du raisonnement est le jugement hypothétique « Si  $p$ , alors  $q$  » ; mais l'implication de  $p$  à  $q$  ne ressemble pas au passage de l'hypothèse à la conclusion, comme dans un raisonnement géométrique (et il n'est peut-être pas inutile de préciser ici que Zénon de Cittium était exactement contemporain d'Euclide) : ce n'est pas une liaison logique introduite en vertu d'un système d'axiomes, mais une liaison nécessaire, intuitivement perçue. La dialectique stoïcienne, à la limite, considère que le jugement idéal est de la forme « Si  $p$  alors  $p$  », ce que Cicéron énonçait ironiquement « Si lucet, lucet » (« S'il fait jour, il fait jour ») ; elle n'a pas besoin d'un outil logique et elle rend, d'emblée, l'Organon aristotélicien inutile.

#### ▪ La physique

Les stoïciens se distinguent des épicuriens notamment par leur appréhension de l'univers. Contre Épicure qui renonce aux causes finales et à la providence, le stoïcien constate un ordre unique et rigoureux dans le cosmos. Cet ordre lui laisse à penser que le monde est intelligemment orchestré en vue d'une fin. Si le dieu des stoïciens est cette intelligence à l'œuvre dans la nature, il ne l'organise cependant pas de l'extérieur : la métaphore d'un dieu-artiste dont le monde serait l'œuvre, dont il aurait accouché et qui serait hors de lui, ne s'applique pas à la conception stoïcienne de la nature. Dieu et l'univers ne font qu'un, ils se confondent purement et simplement.

S'il n'y a aucun vide dans le monde, ce dernier est pourtant situé dans le vide infini. Ainsi que nous l'avons vu, les stoïciens le confondent avec Dieu. L'avoir compris, c'est communier avec le tout. Cette compréhension n'est possible que pour celui qui étudie la nature. Que lui révèle cette étude

Deux principes : actif et passif Le monde est organisé selon deux principes : un principe passif (la matière inerte, la substance sans qualité) et un principe actif, un souffle vital qui met la matière en mouvement, lui donne forme et organisation. Ce dernier principe est appelé « raison » (logos) ou encore « dieu », entendu comme cause. Cette « raison » pénètre le monde, agit dans la matière universelle et la fait évoluer selon sa volonté, toujours sûre et parfaite. Tout « individu » vivant participe des deux principes : il est à la fois matière par son corps et dieu par sa raison. Tout se transforme Quatre éléments s'ajoutent aux deux principes, ils forment la matière : feu et air, éléments actifs, terre et eau, éléments passifs. Ces quatre éléments se transforment par cycles où ils périssent et se régénèrent : les stoïciens imaginent la théorie d'un éternel retour, dans un monde qui naît, se transforme, meurt pour mieux renaître à nouveau, et ce, éternellement. Cet éternel retour vient souligner la continuité de la nature, la sympathie du tout avec lui-même, cette conspiration de chaque individu avec les autres dans le cosmos. Il n'y a pas de hasard Enfin, la liaison des êtres naturels et l'ordre cosmique sont dus à une structure immuable et naturelle qui les sous-tend : le destin. Aucune place n'est faite pour le hasard dans le système stoïcien, a contrario des épicuriens. Le destin est d'abord une « ordonnance et une série de causes, puisque c'est la connexion de cause à cause qui d'elle-même produit toute chose ». « C'est la vérité perpétuelle [...] rien n'est arrivé qui n'ait dû arriver, de même que rien n'arrivera dont la nature universelle ne contienne les causes qui œuvrent précisément à sa réalisation. On comprend que le destin dont il s'agit n'est pas celui de la superstition, mais celui de la physique, cause éternelle des choses, pour laquelle les choses passées sont arrivées, les choses présentes arrivent, les choses futures arriveront»<sup>72</sup>.

Destin et providence se confondent ici (il existe un finalisme universel) et l'apprenti-stoïcien doit le mesurer s'il veut agir bien

#### ▪ L'éthique : la sagesse du stoïcien

Lorsque l'on évoque l'existence dans le monde, cela implique d'y intervenir et d'exprimer ainsi la force de sa volonté et la qualité de sa sagesse. Cependant, si le destin influence l'univers, quelle place reste-t-il pour la liberté individuelle ? Est-il nécessaire

---

<sup>72</sup> Cicéron, *De la divination*, I, 125-126.

d'adopter une éthique si la providence guide la nature ? En outre, qu'est-ce que signifie vivre de manière épanouissante ? Quel mode de vie favorise le plus le bonheur ? Les réponses à ces interrogations se trouvent dans l'éthique stoïcienne.

### *L'instinct de survie*

Cette philosophie éthique se concentre sur la recherche de la finalité ultime de l'homme, sa quête du télos. Quel est l'objectif suprême de l'humanité, souvent appelé le "souverain bien" ? Les stoïciens envisagent les individus comme étant guidés par des "tendances", un autre terme pour désigner l'instinct. La préoccupation principale parmi ces tendances est celle de la préservation de soi. L'« appropriation » : « L'amour de soi-même est le premier principe des stoïciens »<sup>73</sup>.

L'instinct inhérent à la préservation conduit spontanément les individus à rechercher ce qui leur est adapté, à sélectionner ce qui est considéré comme "préférable", à se conformer à leur nature, en fin de compte, à poursuivre le bonheur.

À quoi ressemble le bonheur ?

Zénon en parlait comme du « cours heureux de la vie »<sup>74</sup> ; auquel on parvient en se conduisant conformément aux prescriptions de la raison. Cette conformité à la raison est nommée « vertu » par les stoïciens. En quoi cette vertu consiste-t-elle et comment pouvons-nous l'exercer ?

Pour les stoïciens, la vertu représente le plus grand des biens, le seul réellement utile et le seul objectif digne de recherche. Elle se manifeste comme le signe du bien au sein d'une personne, se confondant ainsi avec une vie en accord avec la raison. Cette dernière, comme nous l'avons exploré, est une manifestation chez tout individu de la raison universelle, souvent qualifiée de "l'âme du dieu". En ce sens, le vertueux incarne l'essence même de l'homme rationnel. Cette perspective trouve son écho dans la philosophie stoïcienne. Épictète introduit son Manuel en soulignant un constat qui revêt la force d'un principe : « Il y a ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. »<sup>75</sup>. C'est donc d'abord en avoir pris conscience. « Ce qui

---

<sup>73</sup> Cicéron, *Des Fins*, III, 5, 16

<sup>74</sup> Stoïcorum Veterum Fragmenta, III, 16

<sup>75</sup> Épictète, *Manuel Être vertueux*,

dépend de nous, c'est notre libre arbitre et tous les actes de ce libre arbitre ; ce qui n'en dépend pas, c'est notre corps et ses parties, notre fortune, nos parents, nos frères, nos enfants, notre patrie, en un mot tous ceux avec qui nous vivons »<sup>76</sup>.

On pourrait dire que c'est cette distinction fondamentale qui structure l'éthique stoïcienne. L'exercice de la raison ou l'étape de l'indifférence Par-delà ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas, il faut apprendre à distinguer avec rigueur ce qu'est un bien authentique de ce qui n'en est pas. Ces soi-disant « biens » que les hommes poursuivent comme les fins ultimes de l'existence (l'argent, le pouvoir, les somptueuses demeures, les plaisirs sensuels, etc.) leur sont extérieurs et peuvent leur être retirés à tout moment si le destin en décide ainsi. Ils sont vanité, rien que vanité.

Ce serait pure folie non seulement de les poursuivre mais encore plus de s'y attacher. Sénèque insiste souvent sur le fait que les contraintes de la vie sociale, le jeu que nous y jouons malgré nous, toutes les vanités du quotidien nous détournent de nous-mêmes. Trop souvent, nous ne savons plus qui et ce que nous sommes en vérité. C'est que notre âme a été ébranlée par un mouvement irrationnel que les stoïciens nomment « passion ». La passion est contraire à la nature et à la raison. Elle s'illustre essentiellement à travers la douleur, la crainte, le désir sensuel et le plaisir, dont les stoïciens disent qu'elles sont les quatre passions principales. Les passions sont des maladies de l'âme, des faiblesses, une forme de folie dont l'homme est le principal artisan. Le retour à soi et la méditation permettent de prendre la mesure de la précarité de la situation du passionné. L'insensé qui poursuit de faux biens peut être délivré des passions par l'exercice quotidien de sa raison. Il découvrira alors que les faux biens s'opposent à ce qui ne saurait être soustrait à un homme : dans son intériorité, une moralité (« beauté morale », *honestum*) inébranlable.

Les Grecs désignaient sous l'expression *kalos kagathos*, l'individu parvenu à l'idéal de perfection de la personne humaine, celui qui fait se rejoindre en lui la beauté physique et morale, la perfection esthétique et l'excellence d'une vertu conforme aux exigences éthiques de son temps. Un tel individu possède le bien dans sa totalité et son universalité, il ne manque plus de rien, il se suffit à lui-même. Il n'a alors que faire des biens particuliers et très relatifs que poursuivent les insensés, les « non-sages ». Il en résulte alors une attitude de détachement, d'indifférence, et de constance. L'engagement d'un citoyen du monde Mais

---

<sup>76</sup>Épictète, *Entretiens*, I, I

l'indifférence du sage n'est qu'une étape dans la conquête de la liberté et la recherche du bonheur. Ne plus subir les passions, c'est trouver la tranquillité de l'âme, l'ataraxie, et c'est également donner à la volonté les moyens d'exercer son empire. L'apathie du stoïcien ne signifie pas désengagement : le sage est un homme d'action autant qu'il est un méditatif ; il est conscient d'avoir un rôle à jouer sur la scène universelle, il est appelé de l'intérieur à accomplir son devoir de « citoyen du monde ». De même qu'ils considèrent la réalité d'une sympathie universelle dans la nature, les stoïciens théorisent un cosmopolitisme qui lie tous les hommes entre eux. Par-delà les cités, il est une république universelle dont tous les hommes sont le concitoyen. L'homme qui est parvenu à la conscience de tout ce qui précède est à même d'adopter la « conduite convenable » par excellence, il agira droitement.

L'être en qui la raison est cultivée pressent qu'il est amené à réaliser une fin supérieure ; il met alors sa volonté au service de cette fin. Cependant, l'extériorité peut opposer une résistance à ce mouvement de la volonté. Bien souvent, l'apprenti en sagesse ne peut qu'approcher la conduite convenable. Est-ce à dire que la vertu est inaccessible ? Heureux comme un stoïcien ! Déterminé à ne jamais être entravé par le monde extérieur, également conscient qu'il n'est pas en mesure de changer l'ordre du monde, le stoïcien ne manque toutefois pas de ressources : il lui suffit d'anticiper sur les obstacles toujours possibles, de les identifier et d'y consentir. Bref, il lui suffit de les vouloir : plutôt que s'irriter devant les surprises du monde, pourquoi ne pas envisager la situation d'une manière qui nous les rendraient acceptables ? Si non seulement le sage ne veut que ce qui dépend de lui, mais également veut ce qui arrive comme il arrive, rien n'est alors entravé à son vouloir.

Consentir librement au nécessaire, ce n'est plus en être l'esclave, c'est faire la démonstration de la conscience claire que nous avons de la réalité du monde : « Veuille seulement que les choses arrivent comme elles arrivent ; et pour toi, tout ira bien. » Épictète, Manuel C'est par notre faculté de juger que nous sommes semblables à Dieu. Par elle, nous pouvons nous placer au-dessus des événements : le poids du monde n'est plus alors un fardeau, et le bonheur est possible. Loin de cette austérité souvent stigmatisée, l'éthique stoïcienne n'a pas cette gravité qu'on a trop souvent voulu lui prêter. En premier lieu, les stoïciens ne sont pas dupes de la figure du sage dont ils dessinent avant tout les contours théoriques : « Montre-moi donc un stoïcien, je n'en demande qu'un. Un stoïcien, c'est-à-dire un homme qui, dans la maladie, se trouve heureux, qui, dans le danger, se trouve heureux, qui, mourant, se trouve heureux, qui, méprisé et calomnié, se trouve heureux ! Si tu ne peux me

montrer ce stoïcien parfait et achevé, au moins montre m'en un qui commence à l'être. Ne frustre point un vieillard comme moi de ce grand spectacle, dont j'avoue que je n'ai encore pu jouir »<sup>77</sup>.

Commencer à être sage, c'est tendre à la sagesse comme à un idéal ; cet idéal est l'horizon du progrès personnel vers toujours plus d'indépendance et de sérénité. Le stoïcisme, qui culmine dans l'éthique, est d'abord une philosophie de la libération, de la confiance au destin, une philosophie du bonheur, un bonheur dont nous sommes les seuls responsables.

La morale stoïcienne se simplifie à quelques principes fondamentaux, pour ne pas dire élémentaires : le seul bien réside dans la rectitude de la volonté, tandis que le seul mal provient du vice. Le sage, conforme à cette doctrine, trouve le bonheur même dans la souffrance, ne connaissant ni perturbation ni affliction. En revanche, le méchant est inévitablement malheureux, car il s'inflige à lui-même, par son vice, le seul préjudice que son âme puisse subir. Épictète synthétise cette philosophie en distinguant ce qui dépend de nous de ce qui ne dépend pas de nous. Atteindre une telle sérénité exige une grande rigueur et ascèse, nécessitant de replacer constamment les choses à leur juste position et le temps dans sa seule dimension : le présent de l'action droite. La passion, qui nous asservit aussi bien au temps qu'aux choses, doit être éradiquée, faisant de l'idéal stoïcien une "apathie", soit une absence de passion. Nous devons vouloir l'ordre du monde parce que nous en faisons partie intégrante. Descartes exprimera une idée similaire en conseillant d'apprendre « à changer l'ordre de ses désirs plutôt que celui du monde ».

---

<sup>77</sup> Épictète, *Entretiens*, II, 49

**Neuvièmement** : L'école d'Alexandrie comprenant Euclide, Archimède, le philologue linguistique Ératosthène, et Philon.

- **L'école d'Alexandrie**

Le contexte historique et géographique de l'école d'Alexandrie est fondamental pour comprendre son développement et son importance dans l'histoire de la pensée antique<sup>78</sup>. « Fondée par Alexandre le Grand en 331 av. J.-C., Alexandrie est devenue rapidement un carrefour majeur de la civilisation grecque, de par sa position géographique stratégique sur la côte méditerranéenne de l'Égypte »<sup>79</sup>. Cette ville cosmopolite a joué un rôle central dans la fusion des cultures grecque, égyptienne et orientale, ce qui a contribué à créer un environnement intellectuel et culturel unique<sup>80</sup>.

Après la mort d'Alexandre le Grand, son général Ptolémée Ier fonda la dynastie ptolémaïque et établit Alexandrie comme capitale de l'Égypte hellénistique. C'est sous son règne que la Bibliothèque d'Alexandrie a été créée, devenant rapidement le plus grand centre de savoir de l'Antiquité. La bibliothèque abritait une vaste collection de manuscrits provenant de diverses cultures, attirant ainsi des érudits et des savants du monde entier.

En ce qui concerne la géographie, Alexandrie était idéalement située pour le commerce maritime et les échanges culturels. Sa position sur la côte méditerranéenne lui permettait de servir de point de transit crucial pour les routes commerciales reliant l'Égypte au reste du monde antique. De plus, sa proximité avec des centres culturels importants tels que la

---

<sup>78</sup> **Selz, Jacques**, *L'École d'Alexandrie : centre du monde antique*. Paris, Fayard, 1978.

<sup>79</sup> **Jones, Richard**. *The Civilization of the Ancient Greeks*. Malden, MA : Blackwell Publishing, 2009, p. 212.

<sup>80</sup> Soury, Étienne. "L'École d'Alexandrie." *Revue des Études Grecques* 83, no 394, 1970, p. 383-408.

Grèce, la Mésopotamie et l'Asie Mineure favorisait les échanges intellectuels et la diffusion des connaissances.

Les structures physiques de l'école d'Alexandrie reflétaient son importance dans le paysage urbain d'Alexandrie. Outre la Bibliothèque, qui était le joyau de la ville, l'école comprenait des salles de classe, des amphithéâtres et des jardins où les érudits se réunissaient pour discuter, enseigner et étudier. Cette concentration d'intellectuels dans un même lieu a favorisé les collaborations interdisciplinaires et les avancées dans les domaines de la philosophie, des sciences et de la littérature.

#### ▪ **Euclide : Le père de la géométrie**

Euclide était un mathématicien grec né vers 325 av. J.-C. à Alexandrie<sup>81</sup>, en Égypte. Peu de détails sur sa vie personnelle sont connus, mais son œuvre, en particulier « Les Éléments », a eu un impact immense sur le développement de la géométrie et des mathématiques en général.

Euclide a étudié et enseigné à l'école d'Alexandrie, un centre majeur de l'apprentissage intellectuel dans l'Antiquité. Ses contributions majeures résident dans la formalisation et la systématisation de la géométrie euclidienne, qui a jeté les bases de cette discipline pour les siècles à venir. Ses méthodes rigoureuses de raisonnement logique ont également influencé le développement de la philosophie et de la science.

Son œuvre majeure et son impact sur la philosophie et la science : Euclide est surtout connu pour son ouvrage majeur, « Les Éléments », composé de treize livres sur la géométrie, qui ont été rassemblés et organisés de manière systématique. Dans ces livres, Euclide énonce et démontre des propositions géométriques à partir d'un petit ensemble d'axiomes et de postulats, utilisant une méthode déductive rigoureuse.

Cette approche axiomatique des mathématiques a été révolutionnaire pour l'époque et a grandement influencé la philosophie et la science occidentales. « Les Éléments » ont été largement étudiés et utilisés comme manuel de référence dans les écoles et les universités pendant des siècles, et leur influence s'étend bien au-delà des mathématiques. Ils ont

---

<sup>81</sup> Boyer, Carl B. *A History of Mathematics*. New York, Dover Publications, 1985.

également contribué à façonner la pensée philosophique en encourageant une approche logique et déductive du raisonnement, ce qui a eu un impact profond sur le développement de la méthode scientifique. En cela, Euclide est souvent considéré comme le père de la géométrie et l'un des plus grands mathématiciens de tous les temps.

#### ▪ **Archimède : Le génie des mathématiques et de l'ingénierie**

Archimède, né vers 287 av. J.-C. à Syracuse en Sicile, a passé la majeure partie de sa vie dans cette ville, qui était alors un centre intellectuel et culturel majeur de la Grèce antique. Il était issu d'une famille aisée et était également le cousin du roi Hiéron II de Syracuse.

Archimède a été initié très jeune aux mathématiques et aux sciences par son père, qui était astronome. Il a étudié à Alexandrie, où il a été influencé par les travaux de grands penseurs comme Euclide et Eratosthène. Après ses études, il est retourné à Syracuse, où il a passé le reste de sa vie à travailler sur des problèmes mathématiques et scientifiques.

Les contributions révolutionnaires dans les domaines de la géométrie, de l'hydrostatique et de la mécanique sont les suivantes :

1. **Géométrie** : Archimède a apporté d'importantes contributions à la géométrie, notamment dans le domaine du calcul des aires et des volumes. Son travail sur la quadrature du cercle et la trisection de l'angle a été particulièrement influent. Il a également développé des méthodes novatrices pour calculer les aires de formes irrégulières et les volumes de solides, comme le prouve l'analyse détaillée de ses travaux dans « Archimède ou la géométrie de l'île »<sup>82</sup>.
2. **Hydrostatique** : L'une des contributions les plus célèbres d'Archimède est le principe qui porte son nom en hydrostatique. Ce principe énonce que tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale dirigée de bas en haut égale au poids du fluide déplacé. Cette découverte a été faite alors qu'Archimède cherchait à déterminer si la couronne d'or du roi Hiéron II de Syracuse était en or pur ou en alliage. Cette

---

<sup>82</sup> Roubaud, J., *Archimède ou la géométrie de l'île*, Paris, Editions du Seuil, 2006.

découverte a eu un impact profond sur l'ingénierie navale et la théorie des fluides, comme le montrent les explications détaillées dans "Archimède ou la géométrie de l'île"<sup>83</sup>.

3. **Mécanique** : En mécanique, Archimède a développé des principes fondamentaux sur les leviers, les poulies et les machines simples. Ses travaux ont jeté les bases de la mécanique moderne et ont été essentiels pour comprendre le mouvement des objets et des machines. Ses découvertes ont également été documentées dans des ouvrages français, comme "Archimède ou la géométrie de l'île"<sup>84</sup>.

- **Ératosthène : Le polymathe**

### **1. L'influence du scepticisme pyrrhonien**

Ératosthène a étudié à Alexandrie sous la direction d'Arcésilas, un philosophe sceptique de l'école pyrrhonienne. Ce courant de pensée mettait l'accent sur l'incertitude du savoir et la suspension du jugement. L'influence du scepticisme est perceptible dans l'approche d'Ératosthène vis-à-vis de la connaissance. Il se montre prudent dans ses affirmations et s'attache à examiner les différentes perspectives avant de se forger une opinion.

### **2. Une éthique de l'ἐποχή**

L'ἐποχή, ou suspension du jugement, est un concept central du scepticisme pyrrhonien. Ératosthène semble appliquer ce principe dans ses travaux scientifiques. Il refuse de se prononcer sur des questions qui ne peuvent être étayées par des preuves concrètes. Cette rigueur méthodologique est caractéristique de son approche scientifique.

### **3. La recherche de la vérité**

Malgré son scepticisme, Ératosthène n'était pas un relativiste. Il était convaincu de l'existence d'une vérité objective, mais il reconnaissait la difficulté de l'atteindre. Sa démarche

---

<sup>83</sup> Ibid.

<sup>84</sup> Ibid.

scientifique peut être vue comme une tentative de se rapprocher de cette vérité par l'accumulation de preuves et d'observations rigoureuses.

#### **4. L'importance de la raison et de l'argumentation**

Ératosthène était un fervent défenseur de la raison et de l'argumentation logique. Il a écrit plusieurs traités sur la logique et la rhétorique, soulignant l'importance d'un raisonnement clair et précis. Cette importance de la raison se retrouve dans ses travaux scientifiques, où il s'appuie sur des arguments logiques et des données empiriques pour étayer ses conclusions.

#### **5. Un humanisme universaliste**

Ératosthène était également un humaniste convaincu. Il croyait en la perfectibilité de l'homme et en la possibilité d'un progrès moral et intellectuel. Cette vision se reflète dans son engagement dans l'éducation et la diffusion du savoir. Il a notamment dirigé la Bibliothèque d'Alexandrie, qui était un centre intellectuel majeur de l'Antiquité.

On somme, La philosophie a joué un rôle fondamental dans la pensée d'Ératosthène. Son scepticisme l'a conduit à une approche rigoureuse et prudente de la connaissance, tandis que son humanisme l'a poussé à rechercher la vérité et à partager son savoir avec le monde. Ératosthène est un exemple remarquable de l'esprit universel de l'Antiquité, capable de combiner la rigueur scientifique avec une réflexion philosophique profonde.

- **Philon d'Alexandrie : La synthèse entre philosophie grecque et pensée juive**

Philon d'Alexandrie, également connu sous le nom de Philon le Juif, a laissé une empreinte indélébile dans l'histoire de la pensée philosophique et théologique de l'Antiquité. Né vers 20 av. J.-C. dans une famille juive influente et cultivée à Alexandrie, en Égypte, Philon a vécu à une époque où les tensions entre les cultures grecque et juive étaient palpables, particulièrement dans cette métropole cosmopolite où les deux communautés coexistaient.

Le contexte historique dans lequel évoluait Philon était marqué par un syncrétisme culturel significatif, où la philosophie grecque et la religion juive étaient en interaction constante. Alexandrie, en tant que centre intellectuel florissant, était le creuset où se croisaient les idées philosophiques, religieuses et scientifiques, influençant profondément la pensée de Philon.

Selon certains chercheurs, l'influence de la pensée de Platon sur Philon est particulièrement notable. Dans son ouvrage "Hypothetica", Philon a fait référence à Platon comme étant "le plus grand des philosophes" et a incorporé de nombreux concepts platoniciens dans sa propre philosophie. Par exemple, Philon partageait avec Platon une vision du monde où l'âme humaine aspire à la connaissance de l'Absolu et à une union avec le Divin.

D'autre part, l'école stoïcienne a également exercé une influence significative sur la pensée de Philon. Les stoïciens mettaient l'accent sur la vertu, la rationalité et la conformité à la nature, des idées que l'on retrouve dans les écrits de Philon. Il a adopté des notions stoïciennes telles que la providence divine et la conformité à la volonté divine dans son interprétation de la Torah.

Dans ses écrits, Philon a développé une théologie sophistiquée qui mettait l'accent sur l'unité transcendante de Dieu. Il a cherché à concilier les enseignements de la Torah avec les concepts philosophiques grecs, affirmant que la sagesse divine pouvait être trouvée à la fois dans les Écritures sacrées et dans la philosophie grecque. À cet égard, il est remarquable pour avoir développé une interprétation allégorique de la Bible, soutenant que les récits bibliques contenaient des enseignements symboliques et philosophiques profonds, au-delà de leur signification littérale.

L'œuvre de Philon a connu une diffusion considérable dans le monde gréco-romain, grâce à des traductions et à des commentaires qui ont permis à sa pensée d'influencer des

générations de penseurs ultérieurs. Les Pères de l'Église, tels que Clément d'Alexandrie et Origène, ont été particulièrement réceptifs à ses idées, qui ont contribué à façonner la théologie chrétienne naissante. Les philosophes médiévaux, tels que Thomas d'Aquin, ont également été influencés par la synthèse unique de Philon entre la philosophie grecque et la pensée juive, jetant ainsi les bases de la philosophie religieuse et de la théologie chrétienne occidentales.

Ainsi, l'héritage de Philon d'Alexandrie réside non seulement dans ses écrits, mais aussi dans sa capacité à transcender les frontières culturelles et religieuses de son époque, jetant ainsi les bases d'un dialogue fécond entre la philosophie grecque et la pensée juive, qui a perduré à travers les siècles

### **Références bibliographiques**

- Boisvert, Mathieu, *Socrate*, Paris, Flammarion, 2007.
- Boyer, Carl B. *A History of Mathematics*. New York, Dover Publications, 1985.
- Caratini, R, *Vent de Philo Sur les chemins de la philosophie...*, Paris, Michel Lafon, 1997.
- Cicéron, *Des Fins*, I, X, 30.
- Cicéron, *Premiers Académiques*, II, 144.
- Claude-Henry du Bord, *La philosophie*, Paris, Éditions Eyrolles, 2007.
- Couloubaritsis, Lambros. *Aux origines de la philosophie européenne : De la pensée archaïque au néoplatonisme*, 4e édition, de boeck, 2003.
- Cyril Morana et Eric Oudin, *Découvrir la philosophie antique*, Paris, Eyrolles, 2009.

- Diogène Laerce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, tome II, trad. par R. Genaille, GF Flammarion, 1965.
- Dumond, Jean-Paul, *la philosophie antique*, Paris, PUF, 2002.
- Épicure, *Lettre à Hérodoté*, § 39.
- Épicète, *Entretiens*, I, I.
- Épicète, *Manuel Être vertueux*.
- H. DIELS et W. KRANZ, *Fragments des présocratiques*, Berlin, 5e édition, 1951-1952.
- Jones, Richard, *The Civilization of the Ancient Greeks*. Malden, MA : Blackwell Publishing, 2009.
- Kirk, G. S., Raven, J. E., & Schofield, M., *Les philosophes présocratiques*, Cambridge, 1983.
- Lambros Couloubaritsis, *Aux origines de la philosophie européenne : De la pensée archaïque au néoplatonisme*, 4e édition, de boeck, 2003.
- Lévi Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958.
- Métayer Michel, *Qu'est-ce que la philosophie*, Edition ERPI, Québec, 2007.
- Platon, *Apologie de Socrate, Criton*, trad. Par Luc Brisson, Paris, GF, Flammarion, 1997.
- Platon, *Euthyphron, Second Alcibiade, Hippias mineur, Premier Alcibiade, Lachès, Charmide, Lysis, Hippias majeur, Ion*, trad. par Émile Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1967.
- Platon, *Œuvres complètes*, traduit par Louis GUILLERMIT, Paris, Edition GF-Flammarion, 1965.
- Platon, *Euthyphron, Second Alcibiade, Hippias mineur, Premier Alcibiade, Laches, Charmide, Lysis, Hippias majeur, Ion*, trad. par Emile Chambry, Paris, Garnier Flammarion, 1967.
- Roubaud, J., *Archimède ou la géométrie de l'île*, Paris, Editions du Seuil, 2006.

- Selz, Jacques, *L'École d'Alexandrie : centre du monde antique*. Paris, Fayard, 1978.
- Soury, Étienne. "L'École d'Alexandrie." *Revue des Études Grecques* 83, no 394, 1970.